

OR  
2523

FEB 2011



PETITE BIBLIOTHÈQUE ARMÉNIENNE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. F. MACLER

H.-H. BARONIAN

# Maitre Balthasar.

COMÉDIE EN TROIS ACTES

INTRODUCTION ET TRADUCTION

PAR

J.-M. SILNITZKY

*Elève diplômé*

*de l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes*



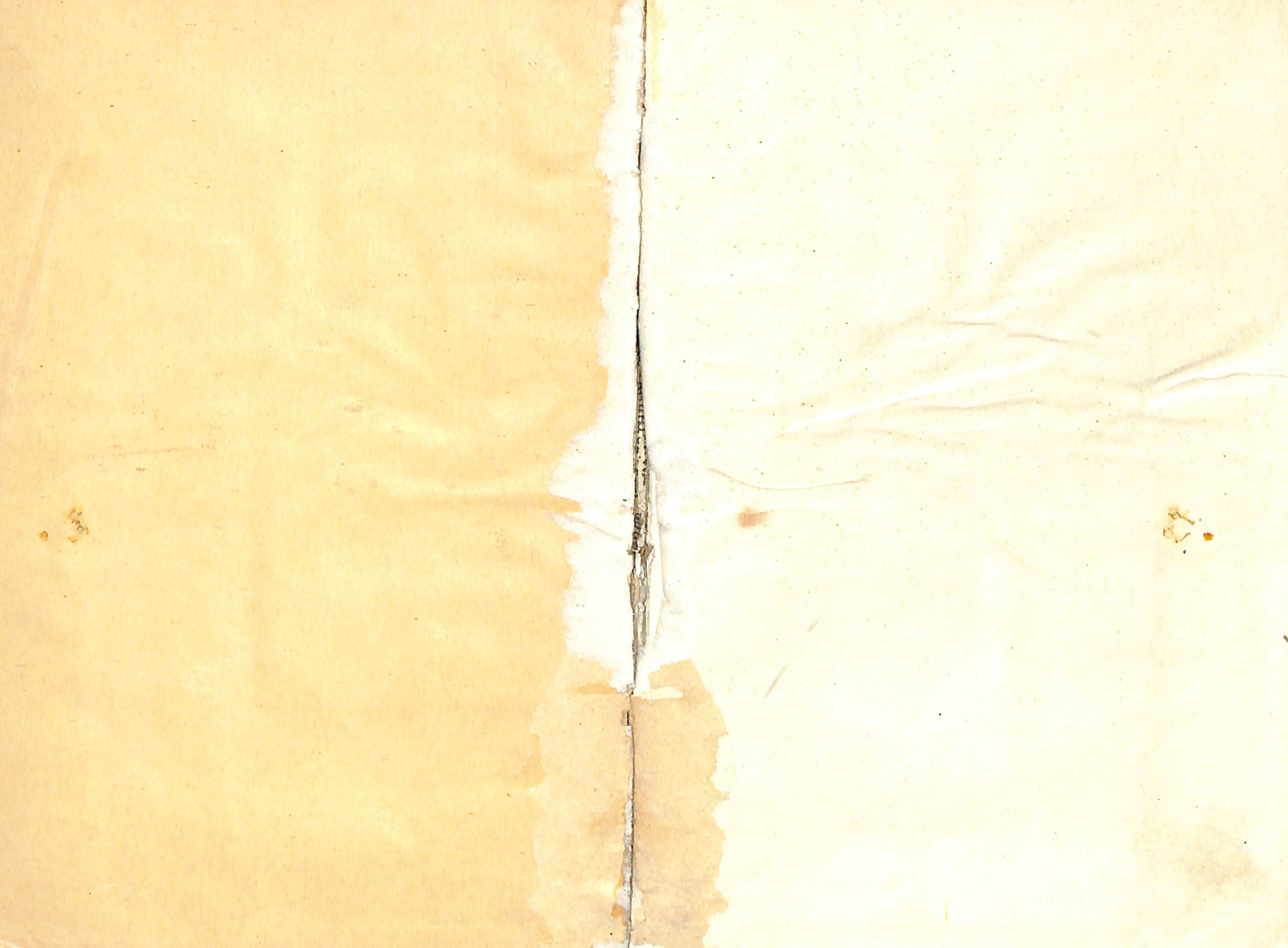
PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI<sup>e</sup>

1913

06.  
2823





14989

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARMÉNIENNE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. F. MACLER

---

VI

MAITRE BALTHASAR

(Or. 2823)

H.-H. BARONIAN

# Maitre Balthasar

COMÉDIE EN TROIS ACTES

INTRODUCTION ET TRADUCTION

PAR

J.-M. SILNITZKY

*Elève diplômé  
de l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes*



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI<sup>e</sup>

1913





OUVRAGES CONSULTÉS

---

- A) EN ALLEMAND.
- B) EN ARMÉNIEN.
- C) EN FRANÇAIS.
- D) EN RUSSE.

1-8055 FL



(195-2011)

## A

CHALATIANZ (Bagrat). — *Die armenische Literatur des 19. Jahrhunderts*. Eine Skizze... (Heidelberg, 1905). In-8, p. 27-29.

## B

VANTSIAN (Grigor). — *Haï Héghinakner* (auteurs arméniens)... (Tiflis, 1905). In-8, p. 74.

TCHOBANIAN (Archag). — *La Vie et l'Œuvre de Mgrditch Béchighachlian* (Paris, 1907). In-8, p. 83-118 : « Béchighachlian et le théâtre chez les Arméniens ».

HRATCHIAH (Madame). — *Mes Mémoires*, publiés dans *Anahit*, revue arménienne, littéraire et artistique (Paris, 1909), p. 12 et suiv.

*Haï groghner* (écrivains arméniens), recueil publié par Gh. Aghaïean, J. Thoumanian et V. Phaphazian (Tiflis, 1910). In-8, t. II, p. 809.

*Djachag nor grakanouthian*... (Constantinople, 1910). In-8, p. 336-337.

## C

SAINT-MARTIN (J.). — *Analyse d'une tragédie arménienne*, représentée à Léopol, en Pologne, le 9 avril 1668, dans *Journal asiatique*, 1823, t. II, p. 22 et suiv.

TCHOBANIAN (Archag). — *L'Arménie*. Son histoire, sa littérature, son rôle en Orient... (Paris, 1897). In-8, p. 72.

TCHOBANIAN (Arschak). — *La Littérature arménienne contemporaine*, dans *Revue encyclopédique Larousse*, n° du 8 juillet 1899, p. 525, col. a.

*Le Théâtre Turc*, par A. THALASSO, dans *Group*, revue artistique arménienne (Paris, 1904), p. 36 et suiv.

MACLER (F.). — *La Littérature arménienne moderne*, dans *Foi et Vie*, n° du 16 juillet 1905, p. 421.

MACLER (Frédéric). — *Catalogue des Manuscrits arméniens et géorgiens de la Bibliothèque nationale*... (Paris, 1908). In-8, p. XXIII, n. 4.

MACLER (Frédéric). — *Rapport sur une Mission scientifique en Arménie russe et en Arménie turque* (juillet-octobre 1909)... (Paris, 1911). In-8, p. 113-115.

HRATCHIA (Madame). — *Souvenirs d'une Tragédienne*, dans *La Patrie*, journal ottoman publié en français (Constantinople, 1912), p. 37 et suiv.

## D

KHATISSOV (A.). — *Notice sur Baronian*, dans *Littérateurs arméniens*. Recueil édité par Iouri VESSELOWSKI et Minas BERBERIAN... (Moscou, 1893). In-8, I<sup>2</sup>, p. 413-420.





## INTRODUCTION

---

- I. LE THÉÂTRE ARMÉNIEN EN TURQUIE.
- II. RECHDOUNI; NOTICE BIOGRAPHIQUE.
- III. BARONIAN; SA VIE, SON ŒUVRE LITTÉRAIRE ET THÉÂTRALE.

### I

Le savant arméniste français J. Saint-Martin rendait compte, en 1823, d'une tragédie arménienne, *Ripsimé*, représentée à Léopol (ou Lemberg), en Pologne, le 9 avril 1668, et il avait soin de prévenir son lecteur « qu'on n'imagine pas, par le titre de cette notice, que jamais les Arméniens se soient livrés à l'art dramatique, et qu'il existe

dans leur littérature propre aucune production théâtrale » (1).

Et depuis près de cent ans que ces lignes étaient écrites, la situation n'a pas changé grandement ; soit que l'attitude des Turcs à l'égard des Arméniens n'ait pas permis, à de certaines époques, de développer l'art théâtral, soit que le caractère indolent des Orientaux ne soit pas très porté vers les représentations scéniques, nous devons descendre bien avant dans le XIX<sup>e</sup> siècle pour rencontrer des tentatives dignes d'être mentionnées.

C. Courrière, donnant la traduction du drame *La mort d'Ivan le Terrible*, constatait que « le théâtre russe n'a pas eu, comme le nôtre, un brillant passé classique, car il ne date, à proprement parler, que du commencement de ce siècle » (2).

Le théâtre arménien, lui, ne commence à posséder un répertoire digne de ce nom, que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; et nous ne parlons

(1) Cf. *Journal asiatique*, t. II (1823), p. 22 et suivantes. Cf. également P. J. DASHIAN, *Catalog der armenischen Handschriften in der Mechitharisten Bibliothek zu Wien...* (Wien, 1895), n<sup>o</sup> 486, s. v. Alexianus, der Theatiner, et F. MACLER, *Notices de manuscrits arméniens vus dans quelques bibliothèques de l'Europe centrale*, dans le *Journal asiatique*, 1913, notice 29.

(2) *La mort d'Ivan le Terrible*, drame... du comte Alexis TOLSTOÏ, traduit du russe par C. COURRIÈRE... (Paris, 1879), p. VII.

ici que du théâtre arménien en Turquie (1). L'esquisse rapide que nous allons en donner suffira au lecteur pour lui permettre de se faire une idée du développement de l'art dramatique en Arménie turque ; nous en empruntons les éléments au chapitre qu'Archag Tchobanian a consacré au même sujet dans son livre, écrit en arménien, et intitulé : *La vie et l'œuvre de Mgrditch Béchighachlian* (Paris, 1907), p. 83-118.

Dans l'ancienne littérature arménienne classique, on ne trouve aucune mention relative au théâtre, si ce n'est celle-ci : le roi Tigrane II faisait venir d'Athènes des tragédiens grecs, et son fils Ardavazd composait des pièces de théâtre, en grec vraisemblablement. Même silence pour la longue période du moyen âge ; les manuscrits et leurs précieux mémoriaux ne signalent aucune tentative dans le domaine qui nous intéresse. Et il faut arriver ainsi jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour rencontrer, à Lemberg, les premiers essais de tragédies, signalés déjà par Saint-Martin en 1823. Un siècle plus tard, les Mekhitharistes de Venise composèrent des pièces que leurs élèves jouaient en des occasions solennelles ; les sujets en étaient

(1) Nous laissons volontairement de côté le théâtre arménien de Russie, qui comprend des œuvres de talent dues à la plume de Mikael Patkanian, Hagop Garinian, Alexandre Iéritsian, Ter-Krikorian, Gabriel Sandoukians, Chirvanzadé, Léon Manvélian, V. Papazian, Aharonian, etc.



pris dans l'histoire sainte, dans les histoires romaine, grecque et arménienne. Le texte de ces tragédies, une centaine environ, serait conservé à la bibliothèque des PP. Mekhitharistes à Saint-Lazare près Venise (1).

Le P. Minas Pejichkian, de Trébizonde (1815-1817), traduit en arménien moderne des tragédies et des comédies, et les fait représenter dans la famille des Duziantz. Vers 1830, on représenta à l'école Bezdjian des pièces tirées de l'histoire sainte ; en 1836, à l'école Mesropian de Smyrne, le professeur Papazian fait jouer à ses élèves une pièce italienne qui fut mal accueillie par les spectateurs ; en 1840, un essai théâtral plus sérieux était fait à Moscou, par G. Chirmaghanian, qui composa et fit jouer chez lui une comédie où il s'en prenait aux types de fonctionnaire arménien et de clérical corrompu ; cette pièce eut un certain succès, mais ne fut pas publiée.

En 1845, le P. Minassian publie en arménien classique, à Venise, une tragédie intitulée « Khosroès le Grand », en 5 actes et en prose. Dans son introduction, l'auteur parle de l'utilité du théâtre et invite le lecteur à encourager les œuvres théâtrales ; il reste toutefois hostile au théâtre laïque. Cette sorte de manifeste marque une date dans l'histoire du théâtre arménien. Le même religieux donna encore une tragédie, « Sembat I », dont la

(1) Voir, *infra*, p. XIII, n. 1.

langue est correcte, mais où le sens artistique fait défaut.

Quelque dix ans plus tard, BÈCHIGHACHLIAN, élève de Minassian, fait faire un pas en avant très marquant dans la question du théâtre arménien (1). En 1856, il réunit dans une école d'Orta-keuy plusieurs jeunes gens et leur distribue des rôles ; il fait d'abord représenter « Themistoclès », traduit en arménien classique par Hurmuzian, et « Khosroès le grand » de Minassian. Le public, nombreux, ne comprenait pas encore ces pièces. Bèchighachlian se met alors à traduire et à composer en arménien moderne des pièces qui seront plus accessibles à un public dont l'éducation théâtrale est toute à faire. Sa première pièce s'appelle « Gornak », suivie bientôt des tragédies « Vahan Vahé » et « Arsace II ». Ses traductions sont : « Saül », « Brutus et la mort de César ». Il composa également « Les trois braves » et « Les Brigands », qui cette fois furent bien accueillies du public.

(1) M. J. Iskender, rappelant ses souvenirs de jeunesse, signale à M. Macler que « de 1850 à 1860, des représentations théâtrales furent données au couvent des PP. Mekhitharistes, à Venise, par les élèves du Collège Raphaël. Ces pièces étaient en général traduites ou arrangées d'après les œuvres de Corneille, Molière, Monti et Goldoni, telles que *Polyeucte*, *L'Avare*, *Le Malade Imaginaire*, *Les Fourberies de Scapin*, *Aristodème*, *Le Bourru bienfaisant*. Les rôles de femmes étaient naturellement supprimés ou changés et remplacés par *un ami* ».



Suivant l'impulsion donnée par Bêchighthachlian, BALIAN construit à ses frais, en 1859, un théâtre à Orta-keuy, qui existe encore. Au théâtre Naoum, on donnait des pièces en arménien et en turc. HÉKIMIAN écrit des pièces où il dépeint les travers de la société arménienne et la vie régulière des occidentaux ; il raille les Arméniens qui oublient volontairement leur langue maternelle. Il écrivait en turc et en arménien. Le sultan Medjid invita cette troupe arménienne au palais impérial, où furent représentés « Don Gregorio », « Le Bienfaiteur impatient », « La Récompense de la modestie », « Don César de Bazan ». En 1860, au Théâtre Naoum eut lieu la représentation d' « Aristothème », de Monti, traduit par le P. E. Hurmuz : ce fut la dernière pièce jouée en arménien classique ou ancien au théâtre de Péra.

Le théâtre Naoum n'était pas, à vrai dire, purement arménien. Depuis quelque temps, le besoin se faisait sentir d'avoir un théâtre national et, en 1861, le 14 décembre, les frères Dourri, avec le concours des frères Khouradjian et de Krikor Frenkian, inaugurèrent, à Péra, un théâtre qu'ils nommèrent « Le théâtre Oriental » ; il devint le centre du mouvement théâtral arménien. Ces fondateurs du « Théâtre Oriental » aimaient le théâtre et possédaient l'italien ; ils avaient déjà construit, en 1860, à Haz-keuy, un petit théâtre que les Turcs avaient détruit.

Les affaires, au début, allaient bien, puis, des

discordes surgirent ; le « Théâtre Oriental » fut fermé et la troupe se dispersa ; une partie se rendit à Smyrne. En 1864, les frères Dourri, voulant continuer leur œuvre théâtrale, démolirent l'ancien bâtiment et en édifièrent un nouveau sous le même nom de « Théâtre Oriental ». La direction en fut confiée à S. Hékimian, qui passait pour avoir beaucoup d'expérience et avait fait son apprentissage au théâtre Naoum. Les représentations reprirent, le public accourut en masse et le succès fut grand. En 1870, ce théâtre brûla, comme celui de Naoum, lors du grand incendie de Péra ; sur les ruines du « Théâtre Oriental » fut érigé le « Nouveau Théâtre Français », où l'on donnait des représentations en turc, en français et en arménien. Ce théâtre brûla en 1892 et fut remplacé par l'hôtel-restaurant de Thokatlian (1).

À partir de 1861, le mouvement théâtral se propagea en dehors de Constantinople, dans les grands centres de l'empire peuplés d'Arméniens : à Smyrne, à Trébizonde, etc. En 1865, dans le quartier de Guédik Pacha de Stamboul, Abraham Pacha Iéramian fonda le « Théâtre Ottoman ».

(1) Au théâtre français de Péra, dirigé par un Arménien, M. Manasse, on donnait souvent en arménien, des pièces — opérettes, comédies ou farces, — soit traduites du français ou de l'italien, soit composées par des auteurs arméniens et qui étaient jouées par des acteurs arméniens ; quelques-unes de ces pièces eurent beaucoup de succès à l'époque. (Note de M. J. Iskender.)



Le public turc commença à goûter le théâtre et les écrivains turcs réclamèrent un théâtre à l'euro péenne. La troupe du « Théâtre Ottoman » était composée exclusivement d'artistes arméniens, et le chef en était Hagop Vardovian (Gulli effendi).

Vardovian, pour attirer le plus grand public possible, fit jouer des pièces en langue turque par les artistes arméniens. Le peuple arménien comprenait mieux le turc vulgaire que l'arménien littéraire ; il préféra le « Théâtre Ottoman » au « Théâtre Oriental » et Vardovian choisissait des pièces gaies dont les sujets étaient tirés de la vie quotidienne. Il créa des opérettes turques dont la musique était écrite par Tchohadjian et Ahmet Midhat. Le « Théâtre Oriental », pour pouvoir résister à une si forte concurrence, fut obligé de changer son esprit et son allure et d'adopter un programme dans le genre de celui du « Théâtre Ottoman » et il donna, lui aussi, des représentations amusantes en turc. Et alors le théâtre arménien cessa d'être « le foyer de l'instruction » et « le temple de la beauté » qu'avait rêvés Béchighachlian.

Quelques Arméniens formèrent la « Société Asiatique » pour protéger et soutenir le théâtre national ; mais cette société ne fonctionna pas longtemps. En 1870, Vardovian devint le maître absolu du théâtre de Constantinople ; il avait réuni dans ses mains toutes les forces théâtrales

de la capitale et obtenu le monopole du théâtre pour 10 ans. Pendant ce temps, on ne vit jouer que des opérettes, des pièces banales et de mauvais mélodrames, soit en turc, soit en arménien. Vardovian fut invité chez le sultan Abd-ul-Hamid ; il se convertit à l'islamisme et resta jusqu'à sa mort dans le palais du sultan comme directeur du théâtre impérial.

Après la fermeture du théâtre de Guédik Pacha, la plupart des artistes se dispersèrent et le théâtre arménien cessa d'être pour un long temps. Le règne d'Abd-ul-Hamid est le règne du silence et de la mort. Aucune manifestation extérieure, aucun élan de la pensée, aucune production de l'art ne devait plus avoir lieu.

## II

La note comique, dans cette longue période de tâtonnements et de formation, est représentée par deux hommes qui méritent une mention spéciale ; nous avons nommé Rechdouni et Baronian. Il sera donné ici même une notice biographique de Rechdouni et l'analyse de sa principale comédie ; nous terminerons cette introduction historique par une notice consacrée à Baronian, tandis que la traduction de sa meilleure comédie fera l'objet même de la présente publication.



Le public turc commença à goûter le théâtre et les écrivains turcs réclamèrent un théâtre à l'européenne. La troupe du « Théâtre Ottoman » était composée exclusivement d'artistes arméniens, et le chef en était Hagop Vardovian (Gullieffendi).

Vardovian, pour attirer le plus grand public possible, fit jouer des pièces en langue turque par les artistes arméniens. Le peuple arménien comprenait mieux le turc vulgaire que l'arménien littéraire ; il préféra le « Théâtre Ottoman » au « Théâtre Oriental » et Vardovian choisissait des pièces gaies dont les sujets étaient tirés de la vie quotidienne. Il créa des opérettes turques dont la musique était écrite par Tchohadjian et Ahmet Midhat. Le « Théâtre Oriental », pour pouvoir résister à une si forte concurrence, fut obligé de changer son esprit et son allure et d'adopter un programme dans le genre de celui du « Théâtre Ottoman » et il donna, lui aussi, des représentations amusantes en turc. Et alors le théâtre arménien cessa d'être « le foyer de l'instruction » et « le temple de la beauté » qu'avait rêvés Béchighthachlian.

Quelques Arméniens formèrent la « Société Asiatique » pour protéger et soutenir le théâtre national ; mais cette société ne fonctionna pas longtemps. En 1870, Vardovian devint le maître absolu du théâtre de Constantinople ; il avait réuni dans ses mains toutes les forces théâtrales

de la capitale et obtenu le monopole du théâtre pour 10 ans. Pendant ce temps, on ne vit jouer que des opérettes, des pièces banales et de mauvais mélodrames, soit en turc, soit en arménien. Vardovian fut invité chez le sultan Abd-ul-Hamid ; il se convertit à l'islamisme et resta jusqu'à sa mort dans le palais du sultan comme directeur du théâtre impérial.

Après la fermeture du théâtre de Guédik Pacha, la plupart des artistes se dispersèrent et le théâtre arménien cessa d'être pour un long temps. Le règne d'Abd-ul-Hamid est le règne du silence et de la mort. Aucune manifestation extérieure, aucun élan de la pensée, aucune production de l'art ne devait plus avoir lieu.

## II

La note comique, dans cette longue période de tâtonnements et de formation, est représentée par deux hommes qui méritent une mention spéciale ; nous avons nommé Rechdouni et Baronian. Il sera donné ici même une notice biographique de Rechdouni et l'analyse de sa principale comédie ; nous terminerons cette introduction historique par une notice consacrée à Baronian, tandis que la traduction de sa meilleure comédie fera l'objet même de la présente publication.



Karékin H. RECHDOUNI naquit à Constantinople, en 1840, et reçut son instruction primaire à l'orphelinat de Sourp-Perguitch (1), institution alors très en vogue dans le monde arménien, du fait de son personnel enseignant et de l'excellence des méthodes pratiquées par la direction.

En 1858, au sortir de l'école, Rechdouni est nommé instituteur en Roumanie, où il exerce ces fonctions pendant quelques années et où il profite de son séjour dans ce pays pour en apprendre parfaitement la langue.

Il revient à Constantinople et entre comme secrétaire-comptable chez un pharmacien-droguiste.

Ces diverses fonctions ne le satisfont pas et, en 1867, il s'engage comme acteur dans la troupe d'Hagop effendi Vardovian, qui, depuis 1863, avait su capter la faveur du public. Rechdouni débute par des rôles secondaires, mais son succès est immédiatement très grand.

Né artiste et doué d'un talent merveilleux, ses progrès sont extrêmement rapides; ses mouvements, ses gestes, ses attitudes, toute sa mimique en un mot, le mettent d'emblée au premier rang des acteurs-comiques. Dès qu'il apparaissait sur

(1) Les renseignements biographiques relatifs à Rechdouni ont été communiqués par son gendre, M. Artaky Oundjian, à M. Macler, qui voulut bien les mettre à notre disposition; ils constituent la source principale à laquelle nous avons puisé pour rédiger la présente notice bio-bibliographique.

la scène, la salle était prise d'un rire interminable qui retardait souvent le début de la représentation.

Possédant une âme de poète, Rechdouni ne se borna pas à son rôle d'acteur de talent. Il composa des chansons et des monologues, qu'il disait sur un ton tout à fait plaisant qui en fit, longtemps, le favori de la scène constantinopolitaine; on cite, entre autres, son *gram-pimpampoli* qui fut publié avec d'autres pièces dans la *Lyre arménienne* (Kenar-haïgagan); ces différents morceaux furent ensuite réunis dans le *Chansonnier théâtral* (Thadéragan-yerkaran).

Imitant l'exemple de Molière, Rechdouni ne se contenta pas d'être acteur; il fut aussi auteur. On s'accorde à regarder comme les meilleures de son répertoire les pièces suivantes: *La malle passée en héritage à une génération de six degrés et demi*, *Niks-Niks*, *Les quatre cents francs*, *L'amoureux à faux-col en carton*. Les sujets sont puisés dans la vie intime des Arméniens de Constantinople et en reflètent excellemment les mœurs, les travers, comme les qualités.

La plupart de ces pièces ne furent pas publiées du vivant de l'auteur; plusieurs furent même dérobées par des confrères peu délicats, qui tenaient à se les approprier, et parmi lesquels on cite le nom de Dikran K. Papazian.

Rechdouni excella également dans le drame et on conserve encore le souvenir du talent tout par-

ticulier avec lequel il tint le rôle de Daubenton dans *Le Courrier de Lyon*.

En 1877, il entreprend des tournées dans les principales villes de l'empire, à Smyrne, à Salonique, et partout il reçoit un accueil enthousiaste et flatteur. C'est au cours d'une de ces tournées qu'il rencontra la mort, à Salonique, en 1879, à l'âge de 39 ans; il fut enseveli au cimetière grec de cette ville, où se dresse actuellement encore son monument funéraire.

Mort loin des siens, les papiers de Rechdouni furent d'abord subtilisés par des mains peu scrupuleuses, qui pensaient tirer profit des pièces manuscrites; mais une piété filiale veillait et il fallut rendre ce que l'indélicatesse avait espéré pouvoir garder par devers soi.

D'autre part, l'interdiction décrétée par Abd-ul-Hamid de représenter des pièces en arménien fit que pendant plus de trente ans, le Molière arménien resta pour ainsi dire inconnu des siens. Mais son nom avait franchi les frontières, et les Arméniens de Russie, avec un zèle et un patriotisme dignes de tous les éloges, instituèrent un grand prix qui devait être décerné à la meilleure étude consacrée à Rechdouni comme acteur et auteur comique et comme poète. Et ainsi fut réparé, en partie du moins, le dommage qui avait été causé à la réputation de cet homme de talent, durant sa vie et pendant les premières années qui suivirent sa mort.

\*  
\*  
\*

On s'accorde à considérer *La malle passée en héritage à une génération de six degrés et demi* (1) comme la meilleure pièce de Rechdouni. Cette comédie, en un acte, n'est pas toutefois exempte de longueurs ni de passages d'un goût plutôt douteux, que l'on ne saurait proposer au lecteur comme un des plus beaux types du comique arménien; certaines scènes rappellent évidemment la farce bouffonne de Molière; cela ne nous paraît pas une raison suffisante pour donner une traduction intégrale de la pièce. D'autre part, certaines pages charmantes d'esprit pour le spectateur arménien risqueraient fort de déplaire au lecteur français et s'évapoureraient, pour ainsi dire, dans une traduction, si rigoureusement exacte que nous ayons pu la faire. Nous nous efforcerons néanmoins de donner une idée du comique arménien en mettant sous les yeux du lecteur une analyse détaillée, agrémentée de quelques citations.

Une veuve, en mourant, laissait comme héritiers une fille : Loucia, et quatre fils ivrognes

(1) Karekin H. RECHDOUNI. *Vets ou gès bordi jarank mnatsadz sudougue*. Gadagakhagh még ararov. Dèr iev hradaraguitch D.-K. Papazian. Ergrord dbagrouthiun. (Constantinople, 1893.) In-16, 36 pages. (Comédie en un acte. Editeur-propriétaire : D.-K. Papazian. 2<sup>e</sup> édition.)



et paresseux : Hagop, Garabed, Bédros et Manouël, — et comme héritage, une malle dont le contenu est une énigme pour les fils, tandis que leur sœur sait ce qu'elle renferme. La scène se passe dans l'habitation des héritiers, qui est une vaste chambre, au fond de laquelle se voit une porte; à droite, côte à côte, sont les portes de deux chambres, dont l'une est celle de Loucia, et l'autre celle de la malle.

Au lever du rideau, l'auteur nous présente Loucia, seule, abandonnée, triste encore de la mort récente de sa mère, alors qu'au dehors les gens s'amusent follement aux mascarades du Carnaval. Loucia se lamente d'autant plus que les créanciers ne cessent d'assiéger la maison pour exiger ce qui leur est dû, et que ses quatre frères, ivrognes invétérés, ne veulent pas travailler et exigent de l'argent pour boire.

Hampartsoum, un pharmacien stupide, arrive sur la scène avec un paletot déchiré; il a été l'objet des quolibets des enfants de la rue, qui, en raison du Carnaval, se sont follement amusés à ses dépens. Il en a longtemps après eux, avant de pouvoir se calmer. Il veut néanmoins remettre un peu d'ordre dans ses vêtements avant de se présenter à Loucia et de lui exposer le but de sa visite. Il cherche un miroir et, n'en trouvant pas dans la pièce où il est, il pénètre dans la chambre de la malle.

Loucia a entendu marcher, elle a peur, et rentre

dans sa chambre, après avoir mis le verrou et s'être recommandée à Dieu.

Hampartsoum revient, en déclarant n'avoir vu dans la chambre qu'une seule malle, et il s'en réjouit car il conclut que la jeune fille doit être très pauvre et qu'elle sera enchantée de l'épouser; il arrive facilement à se persuader qu'elle l'aime déjà, d'abord parce que lui l'aime, ensuite parce qu'il est riche, enfin parce qu'il a l'intention de l'épouser. Ces raisons lui paraissent plus que suffisantes.

Il évalue sa fortune, calculant ce qu'il possède, supputant ce qu'on lui doit et ce qu'il doit, et concluant que Loucia sera ravie de rencontrer un si beau parti. Toujours en monologuant, Hampartsoum parle de ses fiançailles et de son mariage; c'est pour lui une affaire arrangée; il parle, par la pensée, à sa fiancée : « Quel cadeau de fiançailles veux-tu que je te fasse ? des boucles d'oreilles ? une bague ? une broche ? Si tu me consultes, ce n'est pas mal, une broche, j'y mettrai mon portrait. »

Puis, il se voit déjà père de plusieurs enfants; les filles ressemblent à leur mère, les fils à leur père. Il veut leur donner des noms, mais il est en désaccord sur ce point avec sa femme, avec laquelle il se croit marié depuis de longues années; il se fâche, il crie, il appelle Loucia. Elle sort de sa chambre. Le monologue prend fin. Hampartsoum et Loucia ont une explication. Voici la scène en partie (*Scène 5*) :

## HAMPARTSOUM et LOUCIA

LOUCIA *en entrant; à elle-même*

Ah ! malheur ! c'est le pharmacien ! (*A haute voix*) Me voici, monsieur.

HAMPARTSOUM

Voilà deux heures, qu'à force de crier, j'ai déchiré mon gosier. Si tu veux continuer de la sorte, je ne saurais donner suite à mes projets.

LOUCIA

Pardon, monsieur; étant seule dans la maison et ayant peur, je m'étais retirée dans ma chambre; et tant que je n'avais pas vérifié que c'était vous, je ne pouvais pas sortir.

HAMPARTSOUM

Promets-moi qu'une autre fois, tu ne me mettras pas ainsi en colère.

LOUCIA

Je ne comprends pas, monsieur; quand vous ai-je mis en colère ?

HAMPARTSOUM

Comment, tu ne m'as pas mis en colère ? Toi, tu n'as qu'à t'occuper de tes filles.

LOUCIA *à elle-même*

Comment, quelles filles ? Qu'est-ce qu'il veut dire ?

HAMPARTSOUM

Et moi, puisque je suis le père, je n'ai à m'occuper que de mes garçons... Est-ce que ce n'était pas dans notre convention ?

LOUCIA

Qu'est-ce que vous dites, monsieur ? Quelle convention ?

HAMPARTSOUM

Quelle convention ? Tout à l'heure, n'est-ce pas toi qui en as parlé ?

LOUCIA

Moi ?

HAMPARTSOUM

Oui, toi.

LOUCIA

Mais, monsieur, vous étiez seul ici, et moi, j'étais retirée dans ma chambre.



## HAMPARTSOUM

Oui, c'est vrai. (*A part*) Malheur à moi ! J'ai perdu tellement la tête que... (*A haute voix*) Pardon, mademoiselle, sans vous avoir consultée, j'étais devenu père de quatre enfants.

. . . . .

Et le quiproquo continue, Loucia pensant que le pharmacien vient réclamer le règlement des médicaments fournis à la défunte, Hampartsoum se croyant déjà marié avec Loucia. Il finit par vouloir faire l'aveu de l'amour qu'il a pour Loucia, mais il s'y prend de la manière la plus gauche et la plus ridicule... et Loucia ne saurait l'aider à faire cet aveu, car elle pense toujours à l'argent que l'on doit au pharmacien et est loin de songer qu'il vient la demander en mariage.

## LOUCIA

Mais, Monsieur, permettez-moi de vous dire que je suis seule dans la maison. Par conséquent, les voisins, vous voyant entrer ici, vont médire sur mon compte.

## HAMPARTSOUM

Pour ça, soyez tranquille. Quand je vous aurai dit mon intention, c'est vous qui me forcerez à m'asseoir.

## LOUCIA

Quelle que soit votre intention, Monsieur, bonne ou mauvaise, je ne puis rien faire sans avoir vu mes frères.

## HAMPARTSOUM

Pourtant, mon projet ne regarde pas vos frères; c'est seulement pour vous.

## LOUCIA

Alors, qu'est-ce que cela peut être? Dites-le.

## HAMPARTSOUM

Il s'agit précisément de le dire, cela.

## LOUCIA

Est-ce que cela me concerne?

## HAMPARTSOUM

Certainement. Seulement à vous, seulement mon... (*A lui-même*) va le dire, maintenant.

## LOUCIA

C'est étonnant. Qu'est-ce qui vous arrive?

## HAMPARTSOUM

Tu me demandes ce qui m'arrive... Il m'arrive beaucoup de choses... beaucoup de

choses... Mais ce ne sont pas des choses à dire.  
Et avec cela, je ne dis pas non. Seulement,  
j'attends le moment.

. . . . .  
. . . . .

HAMPARTSOUM

Ah! Loucia, tu sais très bien que je t'ai...

LOUCIA

Hé!

HAMPARTSOUM

Hé! hé! si tu ne m'aides pas, comment veux-tu que je le dise?

LOUCIA

Achevez.

HAMPARTSOUM

Je...

LOUCIA

Vous...

HAMPARTSOUM

(Malheureux mot, on dirait qu'on me le retient. Allons, de l'aplomb; il reste deux syllabes...) Je...

LOUCIA

Vous voulez dire que vous serez emprisonné.

HAMPARTSOUM

Ah! non, non... ce n'est pas cela.

LOUCIA

Alors, qu'est-ce que c'est?

HAMPARTSOUM

C'est ce que j'ai dans l'idée, dans mon idée...

LOUCIA

Qu'est-ce que c'est dans votre idée?

HAMPARTSOUM

Un mot avec deux syllabes! J'ai... (Allons, Hampartsoum, du courage!)

LOUCIA à elle-même

Maintenant, je comprends son idée.

. . . . .  
Hampartsoum a entendu dire qu'un homme, embarrassé de faire un aveu, doit compter jusqu'à dix et au moment où il prononce dix, les mots viennent d'eux-mêmes. Il se livre à cet exercice et est sur le point d'aboutir, lorsqu'on entend des bruits de pas. Sans avoir pu faire l'aveu complet de son amour, il court se cacher dans la chambre de la malle, pour ne pas compromettre Loucia.



Hagop arrive en titubant et en pleurant sa mère, pour donner le change à Loucia. Celle-ci lui rappelle qu'il faut songer à arranger les affaires de la maison et à se procurer de l'argent pour payer les créanciers.

LOUCIA

Alors, qu'allons-nous faire? Un créancier n'entend pas raison. Il va crier et tempêter.

HAGOP

Pourquoi criera-t-il? Il n'a qu'à être payé.

LOUCIA

Bien. Mais quand sera-t-il payé?

HAGOP

Quand? Est-ce que cela le regarde? Il n'a droit qu'à ce qu'on lui doit.

. . . . .

Et Hagop réussit à congédier sa sœur qui rentre dans sa chambre, tandis qu'il pénètre dans la chambre de la malle, où il espère pouvoir dérober un bijou de prix qu'il revendra pour se procurer du bon vin.

Mais voici bien une autre histoire; tandis que Hagop fait, pour ouvrir la malle, des efforts

couronnés de fort peu de succès, Garabed arrive, lui aussi, avec l'intention de se livrer au même genre d'investigation; car il n'a plus le sou pour acheter du raki. Et il se met à déplorer la mort de sa pauvre mère. Les deux frères doivent forcément se rencontrer et, après avoir essayé de se donner le change l'un à l'autre, ils sont contraints de s'avouer réciproquement le but de leur visite à la malle de leur mère; et ils ne tardent pas à se mettre d'accord pour se partager le contenu.

HAGOP

Alors, nous nous associons.

GARABED

L'argenterie pour toi et l'or pour moi.

HAGOP

Non, l'or pour moi et l'argenterie pour toi.

GARABED

Cela ne se peut pas.

HAGOP

Alors, je ne puis pas m'associer avec toi.

. . . . .

Puis, estimant que l'argenterie a probablement autant de valeur que l'or, ils concluent l'affaire

et pénètrent dans la chambre de la malle.

Mais ils n'avaient pas compté avec leurs frères Manouël et Bédros, qui arrivent, eux aussi, pour se partager le contenu de la malle. Avec mille précautions pour ne pas réveiller Loucia, ceux-ci sont sur le point de pénétrer dans la pièce désirée, lorsque, par un surcroît de prudence, ils regardent par le trou de la serrure.

BÉDROS

Tu dis vrai? Que je voie! (*Regardant par le trou de la serrure*) Ce sont eux. Ils cherchent à ouvrir la malle. Ah! les malheureux voleurs! Ils se sont réveillés avant nous.

MANOUËL

Maintenant, qu'allons-nous faire? Attends. Ah! j'ai une idée. Vite, crie, appelle : voisins, au secours! il y a des voleurs.

BÉDROS

Aux voleurs! au feu! Voisins, venez à notre secours.

. . . . .

Hagop et Garabed sortent, et demandent à leurs frères ce qu'ils ont à crier si fort. De part et d'autre, on essaye de se duper en prétextant qu'on

est venu, par piété filiale, pleurer sur la malle de la pauvre mère et prier pour le repos de son âme. Bédros et Manouël réussissent à éloigner Hagop et Garabed en leur disant que le marchand de vins a une communication importante à leur faire; ces derniers font semblant de tomber dans le panneau et s'écartent, pour mieux observer ce que feront Bédros et Manouël quand ils se croiront seuls.

Ceux-ci se mettent immédiatement d'accord pour agir promptement et se partager par moitié ce qui sortira de la malle : des ballots de cachemire des Indes, des bougeoirs en or, des vêtements brodés d'or, des bagues montées en diamants, des choses, des choses dont une seule suffira pour les faire vivre un an.

Garabed et Hagop reviennent à pas de loup et constatent que leurs frères sont entrés dans la chambre de la malle; ils décident de leur jouer le même tour qu'ils leur ont joué. Après une scène qui doit être fort amusante à voir représenter, les quatre coquins se trouvent nez à nez, et ils arrivent vite à se mettre d'accord pour se partager entre eux quatre le contenu de la malle.

Ils se disposaient à entrer, en chantant, dans la chambre de la malle, sans avoir compté avec un parent inconnu, Lougas (1), qui survient inopinément. Le début de cette scène (14) mérite d'être cité.

(1) Ou : Loukas = Luc.



LOUGAS

Ah! hu! hu!

TOUS

Qui est-ce?

LOUGAS

Mes pauvres parents, il est bien vrai que nous avons tous besoin d'être consolés. Que Dieu accorde le repos à son âme.

TOUS

Un parent? D'où sort-il, celui-là?

LOUGAS

C'est vrai que ce monde est vanité : les hommes naissent pour mourir ; mais nous devons nous consoler en pensant que si nos aïeux n'étaient pas morts, nous ne serions pas nés.

TOUS

Oui, monsieur, oui. Mais, qui êtes-vous?

LOUGAS

La défunte m'aurait bien reconnu, si elle n'était pas morte.

HAGOP

Êtes-vous un ami?

GARABED

Êtes-vous un voisin?

MANOUËL

Êtes-vous un créancier?

BEDROS

Êtes-vous un débiteur?

LOUGAS

Hélas! Je ne suis rien de ce que vous dites.

TOUS

Qui êtes-vous, alors?

LOUGAS

Ah! Laissez-moi pleurer le souvenir de la défunte. Quelle femme modeste et vertueuse elle était. Bon cœur, laborieuse, humble, économe; une femme dotée de tant de belles qualités doit naturellement avoir aussi un héritage.

TOUS à eux-mêmes

Héritage!

LOUGAS

Ma naissance est un secret qui n'était connu que de la défunte et de feu mon père. Et mon

père me faisant appeler à son lit de mort, me fit jurer de ne dévoiler jamais à personne le secret virginal de ma mère. Moi, j'ai gardé sa parole, et je la garderai jusqu'à la fin ; et je l'emporterai au tombeau.

BÉDROS *bas à Garabed*

Garabed, je crois que nous allons nous trouver en parenté ; j'ai peur de cette histoire.

LOUGAS

Alors, je vous prie, il n'est pas nécessaire que vous demandiez qui je suis. Je vous dirai seulement ceci : je suis moi-même un des héritiers de cet héritage . . . . .

Stupéfaction des quatre frères, qui pressent de questions Lougas ; celui-ci finit par leur déclarer :

« Je suis le fils aîné de la fille du frère cadet du parrain du petit-fils du gendre de la sœur du fils du frère de votre défunt grand-père. »

Les frères veulent immédiatement mettre à la porte cet héritier à six degrés et demi, et le menacent de le rouer de coups. Après réflexion, ils décident d'accorder à Lougas la malle, une

fois qu'elle aura été préalablement vidée par leurs soins. Et ils entrent dans la chambre, pour procéder à cette opération.

Loucia se demande quelle peut bien être la cause de l'agitation inaccoutumée de ses frères ; d'autre part, elle a enfin compris l'aveu que devait lui faire le pharmacien : il l'aime et veut l'épouser, elle la pauvre orpheline, lui le riche et jeune Hampartsoum.

Les frères reviennent en portant la malle et en simulant une scène de deuil et de prière, qui est d'un goût plus que douteux. Puis ils se disposent à en faire l'inventaire, lorsque Lougas et les voisins Didos<sup>(1)</sup> et Nechane surviennent à l'improviste, réclamant, eux aussi, leur part à l'héritage. Dispute, querelle, qui menacent fort de tourner mal, lorsque Didos déclare que la malle, étant la propriété personnelle de la défunte, revient de droit à Loucia, qui est appelée à fournir des explications.

LOUCIA

Qu'y a-t-il ? Que désirez-vous, Messieurs ?

NECHANE

N'aie pas peur, ma fille. Approche-toi. Nous sommes venus pour ton bien. Cette malle est-elle bien à ta mère ?

(1) Ou : Titos = Tite.



LOUCIA

Oui.

DIDOS

Si vous dites ce qu'elle contient, la malle vous appartient.

LOUCIA

Ah! mes bons voisins, ne connaissez-vous pas notre situation? Quel héritage voulez-vous qu'elle m'ait laissé, ma pauvre mère?

DIDOS

N'importe. Tout ce qu'il y a dedans vous appartient.

LOUCIA

Une paire de bas, une vieille ombrelle.

LES QUATRE FRÈRES

Alors, la malle t'appartient.

Néanmoins, on décide d'ouvrir la malle devant témoins, et on cherche la clé. Hagop finit par déclarer qu'il avait subtilisé la clé pour visiter le contenu de la malle. Nechane prend la clé, fait ranger tout le monde autour de la malle, ouvre lui-même, lève le couvercle... et on en voit sortir Hampartsoum, tenant une note à la main.

TOUS

Qu'est-ce que c'est?

HAMPARTSOUM

C'est le compte du pharmacien. Vous ne voyez pas, Messieurs, que j'exige 270 piastres?  
(*Silence.*)

LOUGAS

Qui es-tu? Que veux-tu?

HAMPARTSOUM

Le fiancé de Loucia. Je l'aime.

NECHANE

Que fais-tu là?

HAMPARTSOUM

Cet argent doit être payé aujourd'hui.

TOUS

Est-ce qu'il est fou? Qu'est-ce qu'il est?

HAMPARTSOUM

Oui, je suis fou; je devins fou; je deviendrai fou et je suis devenu fou.

DIDOS

De qui?

## HAMPARTSOUM

De Loucia, de mon aimée, mon âme, ma vie, mon trésor. Tout est à elle.

## TOUS ENSEMBLE

Le voilà le bel héritage!

## LOUGAS

Pardon, Messieurs, je me suis trompé de maison. A vous, et la malle et la maison!

## MANOUËL

Maintenant, au point de vue du droit, cet héritage revient à toi, Monsieur, héritier au 6<sup>e</sup> degré et demi.

## LOUGAS

Je vous remercie, Monsieur. C'est à votre sœur que revient cet héritage, comme c'était convenu.

## NECHANE ET DIDOS

Loucia, as-tu quelque chose à dire à cela? Tout ce qui sortirait de la malle devait t'appartenir. Acceptes-tu ton héritage?

## LOUCIA

Puisque c'est ma destinée, je l'accepte.

Ainsi finit, plus gaiement qu'elle n'avait commencé, cette comédie, où les paresseux, les ivrognes et les malhonnêtes gens sont dupés et frustrés, et où la vertu et la pauvreté de Loucia trouvent enfin leur récompense. Une traduction, si fidèle soit-elle, ne saurait donner une idée exacte du style ni de la finesse des situations. Notre lecteur voudra être indulgent et supposer ce charme aux fragments qui viennent de lui être présentés, en faisant, à titre exceptionnel, abstraction des conventions littéraires et scéniques auxquelles il est accoutumé.

## III

BARONIAN est, à nos yeux, la gloire la plus pure de la littérature arménienne contemporaine. Il a vécu misérablement, souffrant de la faim, portant lui-même les numéros des périodiques dont il était l'auteur et l'éditeur; sa verve caustique lui fit de ses compatriotes de véritables ennemis qui le méprisaient tout en le redoutant, et les Arméniens de Turquie ne se décidèrent à reconnaître son talent et ses mérites littéraires que lorsque la tombe se fut à jamais fermée sur sa pauvre dépouille mortelle. Sa vie fut courte; sa biographie le sera également.



Hagop Baronian (1) naquit à Andrinople, en 1840, la même année que Rechdouni. A l'âge de quinze ans, en 1855, il entre à l'école « Archakounian » et y reste trois ans ; les études qu'on y faisait alors n'étaient pas fameuses.

Ses études terminées, Baronian est d'abord nommé professeur dans l'établissement même où il avait été élève ; puis, grâce à la protection de Nersès Varjabédian, il entre à l'« École grecque » où il apprend si bien cette langue, qu'en en sortant, il lisait couramment Aristophane et Lucien dans l'original. Il y reste un an et gagne sa vie en donnant des leçons particulières et en commentant à produire quelques œuvres littéraires.

Il se perfectionne dans la connaissance du français et devient un admirateur éperdu de Molière, dont on retrouve l'influence, suivant la remarque très juste de Khatissof, dans les « honorables mendiants », qui sont écrits dans le genre du « Mariage forcé ».

Baronian possédait à fond l'arménien, le grec, le français et le turc ; il est le plus grand satirique dont s'honore la littérature arménienne de Turquie, et sa première œuvre, « le Dentiste Oriental » (1868), est déjà toute humoristique et satirique. Il fit partie de la rédaction de l'*Abeille*, ce journal mordant dirigé par Harouthioun Sevadjian contre les exploités, les corrompus, les intri-

(1) Ou : Jacob Paronian.

gants. Puis Baronian publia son propre journal satirique *Thadron* (le théâtre), où il cherche à flétrir et à ridiculiser tout ce qui est faux et hypocrite ; ce journal était rédigé avec une verve telle qu'il fut suspendu huit fois pendant les quatre ans de son existence.

N'ayant plus de journal à lui, Baronian déversa sa prose ironique dans les colonnes de « Hairénik », « Ararat », « Louïss », « Portz », « Pharos », etc., et, en 1878, après avoir réuni les biographies de vingt-quatre personnages arméniens, il les publia sous le titre de « gros bonnets nationaux » (azgayin djodjer) ; ses co-nationaux ne lui pardonnèrent jamais de les avoir ridiculisés à ce point (1). Puis, il donne successivement *Les honorables mendiants* (medzabadiv mouratzgannère), *Une promenade dans les quartiers de Constantinople* (bdoyt me Bolsoy thaghéroun mèd), le *Journal de Hoshos* (2) (hoshosi tseradèdre), etc.

En 1880, la situation matérielle de Baronian est telle que, ne pouvant espérer aucun secours de ses compatriotes, il se met à faire le commerce des comestibles ; il en retire un petit bénéfice qu'il consacre aussitôt à publier son journal « Khikar ». Il portait lui-même les numéros et les distribuait

(1) La nouvelle édition de cet ouvrage, parue à Constantinople en 1912, contient un supplément de huit biographies inédites.

(2) C'est le nom que les Arméniens du Caucase donnent, par dérision, à l'Arménien de Constantinople.



aux abonnés ; le ton hardi de cette nouvelle feuille humoristique lui valut de nombreuses poursuites et augmenta le chiffre déjà fort respectable de ses ennemis. Le surmenage de tous les instants, auquel il devait se livrer pour subvenir à l'entretien de sa femme et de ses enfants, mina rapidement les forces de Baronian, et il s'éteignit doucement, le 27 mai 1891, dans la misère la plus noire et le dénuement le plus complet.

Une fois que les portes du tombeau se furent refermées sur le cadavre désormais inoffensif de Baronian, on comprit de suite quelle avait été la valeur de cet écrivain de talent ; on lui fit de somptueuses funérailles, et de nombreux discours furent prononcés sur sa tombe. Les riches Arméniens de Turquie eurent à cœur de venir en aide à sa femme et à ses enfants, dont l'existence fut assurée par les principales familles de Constantinople.

Baronian est un des écrivains réalistes les meilleurs de la littérature arménienne de Turquie ; son style est populaire et mordant, sa langue est du pur moderne ; toutes ses œuvres sont pénétrées de la plus fine observation de la vie, et il excelle à la peindre dans ses moindres détails. Comme le remarque Khatissov, son langage est simple, léger, juste, métaphorique.

Baronian écrivit quelques pièces de théâtre qui eurent du succès ; on cite, de ce nombre, « Dot » (Broÿk), « Maître Balthasar ». La traduction que

nous donnons de cette dernière pièce nous dispensera de l'analyser ; le lecteur jugera par lui-même, en se rappelant qu'une traduction ne saurait jamais rendre les finesses, les allusions, le charme de l'original. Mais, de même que plusieurs amis du théâtre n'ont jamais lu Shakespeare et Molière, qu'à travers les traductions qu'on leur présentait, de même pensons-nous être agréable aux amis de la littérature arménienne en leur proposant la traduction suivante. Elle a été faite sur le texte imprimé à Constantinople en 1910 (1).

Paris, ce 27 mai 1913.

(1) Ampoghtch erger H. H. BARONIANI. II. Thaderkouthiunner. Baghdasar Aghpar. Arevelian Adamnapöÿje. Broÿk (Constantinople, 1910.) In-16, III pages.





# MAITRE BALTHASAR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

H.-H. BARONIAN

---

## PERSONNAGES

|                       |                                      |
|-----------------------|--------------------------------------|
| MAITRE BALTHASAR..... | mari d'Anouïch.                      |
| ANOÛCH.....           | femme de Balthasar.                  |
| GUIBAR.....           | amant d'Anouïch.                     |
| OKSEN.....            | avocat.                              |
| PAÏLAG.....           | } membres du Conseil<br>du Tribunal. |
| ERGATH.....           |                                      |
| SOUR.....             |                                      |
| THAKOUHI.....         | } voisins de Balthasar.              |
| MARTHA.....           |                                      |
| SALOMÉ.....           | servante de Balthasar.               |

La scène se passe dans la maison  
de Maître Balthasar.



## MAITRE BALTHASAR

---

### ACTE PREMIER

*La scène représente une salle vaste et ornée de meubles riches; à droite et à gauche, deux chambres; les fenêtres donnent sur le jardin et sur la rue; au milieu, une porte.*

---

#### SCÈNE I

ANOÛICH assise devant la fenêtre donnant sur la rue, un mouchoir à la main, GUIBAR, puis SALOMÉ.

GUIBAR

Madame, c'est le moment d'agir et non de pleurer. Sèche tes larmes et accorde-moi une minute d'attention.



ANOÛCH *essuyant ses yeux*

Promets-tu alors de me défendre?

GUIBAR

J'aurais commis la plus horrible des lâchetés, si je m'étais avisé, un seul instant, de t'abandonner, de te délaissier, toi que, depuis dix ans, j'adore, et devant qui je me prosternerai éternellement. Sois tranquille, j'emploierai toute [mon] habileté à faire échouer toutes les machinations de ton mari, et je le forcerai à désespérer, et même à te demander pardon.

ANOÛCH

Il n'est pas de ceux qui désespèrent facilement, d'autant plus qu'étant excessivement entêté, il s'efforcera, par tous les moyens, de me diffamer... Ah! mon Guibar chéri, ce qui me fait le plus souffrir, c'est le point délicat de comparaître devant le Tribunal, accusée d'une faute d'immoralité et...

GUIBAR

Je n'entrevois même pas la moindre ombre d'immoralité. A Dieu ne plaise! As-tu ravi le

droit des orphelins? As-tu usurpé l'héritage d'autrui? As-tu commis un vol? As-tu assassiné quelqu'un?... Pas du tout, à Dieu ne plaise!...

Mais, simplement, tu n'aimes pas ton mari et c'est moi que tu aimes. N'est-ce pas là toute ta faute, si toutefois l'on peut tenir pour une faute une pareille conduite?

ANOÛCH

Oui, c'est toi, toi seul, que j'ai aimé.

GUIBAR

Et comment aurais-tu pu aimer un homme aussi laid, aussi ignorant, aussi difforme, aussi grotesque que Maître Balthasar, avec lequel tu présentes, en tout, un contraste si frappant. Tu aurais commis une grave injustice contre la logique, contre l'opinion publique, contre le bon goût, contre le cœur, contre la nature, si tu t'étais crue née pour Maître Balthasar... Non, non, Madame, ces yeux bleus qui, plus ils regardent, plus ils sont languissants, sans jamais s'éteindre, ne sont pas créés pour le plaisir et les besoins d'un rustre comme Maître Balthasar. La nature t'a désignée pour moi,

tandis que le hasard t'a livrée à Maître Balthasar... Aujourd'hui, Balthasar est un ravisseur, un brigand qui t'a enlevée, toi qui m'appartiens... Balthasar mérite la potence, lui qui, au lieu de prendre une femme répondant à ses sentiments et conforme à sa situation, a eu l'audace de te ravir, toi qui étais appelée à briller comme un bijou dans les rangs de la haute société...

ANOUIÏCH

Oh !... mon cœur reprend un peu courage à tes paroles, mon Guibar bien-aimé.

GUIBAR

Tranquillise donc ta conscience, tu es innocente, et ta cause est sacrée. Prends courage, conforme-toi à mes instructions et ne crains pas. Je lui jouerai de tels tours qu'il regrettera ce qu'il a fait.

ANOUIÏCH

Oui, nous le tournerons en ridicule.

GUIBAR

Qu'il demande conseil à tous les avocats du monde, il ne pourra rien établir, ni rien

prouver; toute son argumentation est de vous avoir vue sortir d'une maison à lui inconnue, et cette preuve est trop faible pour répudier une femme... la question est trop délicate.

ANOUIÏCH

Bien qu'en t'aimant, j'aie obéi seulement à mes sentiments insurgés contre moi, bien que je sache, moi aussi, qu'il est impossible de résister à une forte inclination du cœur, et que je sois persuadée d'être innocente dans cette affaire, je voudrais encore que tout le monde croie que je ne t'ai jamais aimé et que j'ai toujours été fidèle à mon mari.

GUIBAR

Certainement... Nous nous efforcerons de le faire condamner comme calomniateur.

ANOUIÏCH

Et si nous ne réussissons pas...

GUIBAR

Nous réussirons, sans aucun doute; il suffira que tu te conformes à mes instructions.



ANOÛICH

Je le promets.

GUIBAR

Voici mes instructions : d'abord...

ANOÛICH *voyant, par la fenêtre, venir son mari.*

Je m'en vais ; il vient.

GUIBAR

Va ! nous nous verrons bientôt... ou bien je t'enverrai mes instructions par l'entremise de Salomé.

SALOMÉ

Séparez-vous... Il vient en courant... (*Anouïch s'éloigne.*) Conseillez-la un peu et exhortez-la, afin qu'elle ne soit pas trop émue.

GUIBAR

Elle s'y fera peu à peu...

SALOMÉ

Hier soir, vous auriez dû voir la pauvrete... c'était impossible d'y résister... pendant des heures, elle a pleuré... ton maître Balthasar était devenu comme un bœuf fou... il était enragé... et s'il y avait de quoi!... Dieu merci!

qu'y a-t-il pour te mettre en colère, pauvre mortel ! ton repas n'était-il pas prêt ? ton linge n'était-il pas blanchi ?... ton lit n'était-il pas fait ? tu es rentré à la maison, prends ton repas convenablement, et va te coucher à ta place !... Non, non, il faut que maître Balthasar soit toujours susceptible sans aucune raison et que, pour une bagatelle, il jette rapidement feu et flamme...

GUIBAR

Cette fois-ci, sa façon d'agir est un caprice.

---

SCÈNE II

GUIBAR et BALTHASAR

---

BALTHASAR *entrant d'un pas précipité.*

On me nomme Baldig... (*A Salomé.*) Sors, ferme aussi la porte et ne laisse entrer personne. Fais vite, vite, sors vite... Pardonnez-moi, monsieur Guibar, de vous avoir mandé

ici. Quand un homme éprouve un malheur, il s'adresse naturellement à ses amis les plus proches pour leur demander conseil. Un terrible malheur a fondu sur moi; depuis hier, j'ai perdu la raison, je ne sais ni ce que je fais, ni ce que je dis. J'ai à te communiquer un secret de famille, à toi mon unique ami, à toi dont la sincérité m'inspire une confiance absolue.

GUIBAR

Merci pour votre amabilité.

BALTHASAR

Je ne confie pas mes secrets à tout le monde; bien qu'en apparence, je paraisse rude et stupide, mais, Dieu merci, je connais aussi bien mon ennemi que mon ami; on m'appelle Baldig. Je sais ce que j'ai à faire, moi.

GUIBAR

Oui.

BALTHASAR

Je suis sûr que vous garderez le secret que je vais vous confier.

GUIBAR

Sans doute.

BALTHASAR

Alors il est inutile de vous prier de ne dire mon secret à personne.

GUIBAR

C'est inutile.

BALTHASAR

Mon secret est que ma femme a un amant...

GUIBAR, *à haute voix*

Ta femme a un amant?...

BALTHASAR

Ne crie pas, Salomé l'apprendra et je ne veux pas qu'elle connaisse mes secrets domestiques; parle bas.

GUIBAR

Tu dis que ta femme a un amant?... Ah!... C'est incroyable.

BALTHASAR

C'est croyable, mon cher, c'est croyable.

GUIBAR

Depuis quand a-t-elle cet amant?



BALTHASAR

Depuis quelques semaines, je crois. Puis-je permettre que ma femme ait longtemps un amant?... Aussitôt que je le saurai, toi, regarde-moi bien... Quoi? Me croyais-tu stupide comme d'autres maris? Aurais-tu pensé qu'un libertin aimerait ma femme sans que je le sache? On n'est pas si bête, va!...

GUIBAR

Qui est donc ce libertin?

BALTHASAR

Moi aussi, je voudrais savoir qui est ce libertin, cet impudent, ce serpent qui causa la ruine de ma maison. Donc, je te prie de m'aider à découvrir ce libertin. Toi, tu peux habilement apprendre de ma femme le nom de ce libertin. Rends-toi auprès de ma femme et apprends, par ruse, quel est cet impudent.

GUIBAR

Très bien.

BALTHASAR

Bien que j'aie déjà envoyé quelqu'un dans cette maison mauvaise et mal famée, d'où est sortie hier notre très respectable dame...

GUIBAR

Que dites-vous?...

BALTHASAR

On me nomme Baldig, t'ai-je dit... J'ai envoyé quelqu'un dans cette maison, pour vérifier qui s'y trouvait hier avec madame Anouïch.

GUIBAR, *à part*

L'affaire est suffisamment avancée; si l'on donne mon nom, l'affaire prendra une autre tournure.

BALTHASAR

Qu'en penses-tu?

GUIBAR

Rien. (*A part*) Si l'on a donné mon nom...

BALTHASAR

Va donc vite dans l'autre pièce et tâche d'apprendre le prénom et le nom de ce libertin. Mais, ne dis pas à ma femme que j'ai employé d'autres moyens pour connaître son amant. Hâte-toi, va, informe-toi, reviens... Je citerai aujourd'hui ces deux impudents devant

le tribunal, pour qu'ils sachent qu'il n'est pas facile d'entacher l'honneur d'un homme tel que moi.

GUIBAR

Au revoir. (*A part*) Avant tout, hâtons-nous d'arranger notre affaire. (*Il s'en va.*)

---

SCÈNE III

BALTHASAR, puis OKSEN et SALOMÉ

---

BALTHASAR

Comme il se hâte pour mon affaire; un homme qui donne son âme pour moi, bon, honnête, noble et sûr, dont il est difficile de trouver le pareil dans notre siècle...

SALOMÉ, *de dehors*

Je ne te laisserai pas entrer.

OKSEN, *de dehors*

J'entrerai.

BALTHASAR

C'est Oksen... Nous avons oublié de recom...

SALOMÉ, *de dehors*

Non.

OKSEN, *de dehors*

Oui. (*Il pousse la porte, ouvre et entre.*) Quelle infamie, maître Balthasar!

BALTHASAR

Pardonnez-moi. Je n'ai pas la tête à moi...

OKSEN

Maître Balthasar, quelle est cette infamie ?

BALTHASAR

C'est ma faute...

OKSEN

Quel affront, quel déshonneur, quelle inimitié, maître Balthasar ! Vous m'invitez chez vous et vous ordonnez à la bonne de ne pas me recevoir.

BALTHASAR

J'ai oublié...

OKSEN

Qu'as-tu oublié ?



BALTHASAR

De recommander...

OKSEN

Qu'est-ce que cela signifie, recommander ?

BALTHASAR

Qu'elle laisse...

OKSEN

Que signifie : qu'elle laisse ? quel rapport y a-t-il entre : *qu'elle laisse* et ma question?... qu'elle laisse...

BALTHASAR

Qu'elle vous laisse entrer.

OKSEN

Paroles vaines, excuses sans valeur... l'affaire est grave. Un avocat, un juriste, un agent de la justice est malmené, insulté, déshonoré ; j'exige une compensation, une satisfaction d'honneur. Savez-vous que la loi condamne à une amende de 20 livres d'or les auteurs de pareilles fautes ? Par conséquent, vous paierez 20 livres d'or, et votre bonne également 20 livres d'or...

SALOMÉ

Je t'en supplie, moi...

OKSEN

Non.

BALTHASAR

Honorable Maître, je vous en prie, pardonnez-moi, je perds la tête...

OKSEN

Non.

SALOMÉ

J'ai mal compris (1).

BALTHASAR

Ce n'est pas pour vous que j'ai dit de ne pas laisser entrer.

SALOMÉ

Je vous ai pris pour un étranger.

BALTHASAR

Pourquoi vous fermerions-nous nos portes ?

SALOMÉ

Venez chaque jour, si vous voulez.

(1) Salomé a mal compris l'ordre de son maître.



195-2011

1-805512

BALTHASAR

Mon Excellence, ayez pitié de moi, ma maison est ruinée...

SALOMÉ

Ne vous fâchez pas... Je vais vous apporter des confitures.

BALTHASAR

Apporte du café, de l'eau-de-vie, du vin, du cognac.

OKSEN

Je ne veux rien. Que cet incident vous serve d'avertissement, pour éviter d'autres fois de pareilles conduites indécentes. C'eût été à ma place un autre avocat, immédiatement il vous aurait dressé un procès; toutefois, je vous pardonne, attendu que, dans cette affaire, je vois un malentendu. (*A Salomé.*) Sors.

BALTHASAR

Sors. — Viens ici... Voici l'ordre que je te donne : que les portes de ma maison demeurent toujours ouvertes à M. Oksen, qui est libre de venir chez moi, le matin ou le soir, le jour ou la nuit.

SALOMÉ

Ce n'est pas nécessaire de me le recommander.

BALTHASAR, *à part*

Nous l'avons échappé belle!

SALOMÉ, *à part*

Que le diable vous emporte tous les deux.

## SCÈNE IV

BALTHASAR et OKSEN

OKSEN

Revenons à notre affaire. Dans quelles circonstances avez-vous épousé cette femme? Je désire avoir des renseignements à ce sujet, afin de bien saisir le fond même de l'affaire.

BALTHASAR

Il arriva qu'un soir j'étais allé au théâtre avec un ami, — si mes pieds s'étaient brisés et



que je n'y fusse point allé. — Au premier acte, les portes de la loge voisine s'ouvrirent, une demoiselle et un monsieur y entrèrent. — Quel malheur de les avoir rencontrés là! — Dès que je vis la demoiselle, je fus charmé et peu à peu ravi par sa beauté, par ses gestes, par ses manières, par sa façon de parler et surtout de rire, et je demandai à mon ami s'il connaissait cette jeune fille. — Quel malheur de l'avoir questionné! — Mon ami me répondit qu'il la connaissait, que c'était une jeune fille orpheline, douce, bonne, humble, sage, instruite, bien élevée; que celui qui l'épouserait ferait une bonne action, qu'il la sauverait de la misère. Quelques jours après, je m'adressai à mes parents et à quelques amis, — quel malheur de m'être adressé à eux! — et j'ai tenu à avoir leur avis. Tous me répondirent que j'avais trouvé un trésor rare et que, sans perdre de temps, je devais m'efforcer de posséder ce trésor. Sur ces renseignements, je donnai immédiatement ma parole; une semaine après, je célébrai les fiançailles, et, trois jours après, le mariage.

OKSEN

Comment une femme, qui possède de si excellentes références, peut-elle alors tomber dans l'immoralité?

BALTHASAR

Que m'importe de savoir comment elle y est tombée? Quant à moi, je désire seulement conserver l'honneur de ma maison, chasser de chez moi cette impudente que je n'admets plus du tout comme compagne, et j'insiste aussi pour qu'elle subisse la punition qu'elle mérite.

OKSEN

Je vous en prie, ne vous émotionnez pas tant; l'affaire est délicate; raisonnons avec sang-froid et voyons quelles sont les dispositions de la loi à cet égard.

BALTHASAR

Il faut envoyer à l'hôpital national, enchaîner, priver de nourriture, battre chaque soir, mettre en pièces, exterminer de telles femmes impudentes et sans honneur.

OKSEN

Modérez votre langage. Sans avoir obtenu le jugement, vous n'avez pas le droit de traiter cette femme d'impudente et de sans honneur. Votre dame est encore une femme chaste et honnête aux yeux du monde et de la loi.

BALTHASAR

Chaste?... honnête?... une femme que l'on a vue sortir d'une maison mal famée...

OKSEN

Est-elle entrée en brisant et en fracturant la porte de cette maison infâme, ou bien est-elle entrée en trouvant la porte ouverte?

BALTHASAR

Que m'importe? il suffit qu'elle y soit entrée.

OKSEN

Cette circonstance m'est nécessaire; je vous prie de me le dire.

BALTHASAR

Mon Dieu, est-ce que je le sais, moi?... Mais il n'est pas nécessaire de briser et de fracturer la porte.

OKSEN

Alors, elle a trouvé la porte ouverte et elle est entrée; voici une circonstance atténuante pour un délit... Voyez-vous?...

BALTHASAR

Qu'est-ce qu'il y a?... Qui est une circonstance atténuante pour un délit?...

OKSEN

C'est une circonstance qui atténue, qui amincit le délit?...

BALTHASAR

Finalement, que fait-on de ce mince délit?...

OKSEN

La punition d'un mince délit devient aussi mince.

BALTHASAR

Je ne comprends ni le délit mince, ni le délit épais.

OKSEN

En terme judiciaire, on dit « circonstance atténuante du délit ».



BALTHASAR

Je n'ai pas saisi.

OKSEN

En français, « circonstance atténuante ».

BALTHASAR

Je ne puis pas comprendre.

OKSEN

En italien, « circostantza attenuante ».

BALTHASAR

Je ne sais pas l'italien.

OKSEN

En allemand, « Milderungs-grund ».

BALTHASAR

Fais-moi comprendre d'une autre manière.

OKSEN

En grec, « elafrinthiqui peristasis ».

BALTHASAR

Je connaissais un peu Peristasis, je l'ai entendu souvent, mais je ne me rappelle plus ce qu'il signifie.

OKSEN

En anglais, « Circmstans attenuanth ».

BALTHASAR

Explique donc cette futilité en arménien.

OKSEN

Circonstante atténuante d'un délit : ce sont des conditions, des circonstances qui tempèrent, qui allègent, qui amoindrissent le délit ; des circonstances adoucissantes ou bien encore des raisons que le délinquant cherche pour alléger, pour amoindrir le châtement.

BALTHASAR

Que ne parles-tu de la sorte ? [Cette fois], j'ai compris.

OKSEN

Si la dame était entrée en brisant la porte, la punition serait plus grave.

BALTHASAR

Je comprends. Mais, en fin de compte, elle est entrée dans cette maison maudite pour aimer quelqu'un.

OKSEN

Est-elle entrée là particulièrement avec l'intention d'aimer ou bien a-t-elle aimé accidentellement ?

BALTHASAR

Ces choses n'ont aucun rapport avec l'honneur de ma maison.

OKSEN

L'amant est-il adolescent ou adulte ?

BALTHASAR

Que Gerogh l'emporte (1) ! qui le sait ?

OKSEN

Est-il beau ou laid ?

BALTHASAR

Je t'en prie, finis ces questions.

(1) Cette expression, d'après J.-B. EMIN, *Recherches sur le paganisme arménien*, trad. de Stadler (Paris, 1864), in-8°, p. 19, désigne *Dir*, le conducteur des âmes dans les enfers, d'après les conceptions des anciens Arméniens païens. Ici, il faut entendre cette phrase dans ce sens : que le diable l'emporte !

OKSEN

A-t-elle aimé avec bonne ou mauvaise intention ?

BALTHASAR

Comment une femme peut-elle tromper, trahir son mari avec bonne intention ? Quelle infamie est-ce là ?... Moi, j'apprendrai son fait à cette circonstance atténuante du délit et à celui qui l'a inventée... Ma femme, ma compagne, mon épouse, a aimé une personne autre que moi ; elle a commis un forfait, un crime ; elle mérite la potence...

OKSEN

Vous vous hâtez trop de prononcer l'arrêt. Patientez jusqu'à ce que la loi recherche, scrute, examine, étudie les causes qui ont forcé ta femme à avoir un amant. Peut-être qu'elle a des raisons pour en aimer un autre. Laissez-moi alors examiner à fond l'affaire, pour que nous ne perdions pas le procès. Vous voulez que, sur votre témoignage, votre femme soit immédiatement condamnée. Ce n'est pas possible. Beaucoup, se croyant innocents comme vous, ont intenté un procès à leur



femme, et ce sont eux qui ont été reconnus coupables et condamnés par le tribunal.

BALTHASAR

Ainsi, d'après vous, ma femme est innocente ?

OKSEN

D'après moi, tout est maintenant dans l'obscurité. Je ne dis pas que ta femme soit innocente, et par-dessus tout je n'affirme pas non plus qu'elle soit coupable. Je ne puis ni justifier ni condamner l'amant de ta femme; je ne puis pas non plus me risquer à affirmer que vous êtes le coupable.

BALTHASAR

Y a-t-il une probabilité que je sois aussi coupable dans cette affaire ?

OKSEN

Tout est probable.

BALTHASAR

C'est-à-dire qu'il est impossible d'interner cette femme aujourd'hui à Sauveur (1).

(1) « Sauveur » est l'hôpital national des Arméniens, à Constantinople; il est divisé en différentes sections, et comprend, entre autres, un asile d'aliénés.

OKSEN

C'est impossible. La thèse de la circonstance atténuante devient tellement indiscutable que si ta femme en avait aimé un autre dans une bonne intention, c'est-à-dire en faveur du progrès et de l'instruction de la nation, ou à l'effet d'une œuvre louable et utile à la nation pour protéger des orphelins, des estropiés, des vieillards, des impotents, pour abriter des pauvres et des indigents, ta femme, dis-je, serait citée dans les journaux, recevrait des éloges et des couronnes de laurier, puisqu'elle a eu l'héroïsme de sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général, et dans ce cas...

BALTHASAR

Alors, c'est moi qui suis le coupable.

OKSEN

Tandis que, au contraire, si elle aimait une personne laide, vieille, antipathique, naturellement la faute serait aggravée. Ne parlons pas de loi; l'opinion publique l'aurait condamnée en disant : « Au moins, si son amant

était un jeune homme joli ou une personne sympathique. »

BALTHASAR

Pourrons-nous l'interner demain à Sauveur ?

OKSEN

C'est impossible. Et si vous, étant infidèle à votre femme, ou jaloux, ou vous comportant durement avec elle, vous lui aviez fourni un prétexte pour prendre un amant, dans ce cas, vous attireriez sur vous une grande responsabilité.

BALTHASAR

Je l'aimais follement ; je n'ai jamais regardé le visage d'une autre femme.

OKSEN

Alors, ayez confiance. Mon temps est précieux, il faut que je m'en aille. Je tâcherai, avec tout mon talent de juriste et d'avocat, de vous présenter dans ce procès comme innocent, et de rendre votre femme coupable.

BALTHASAR

N'attache pas beaucoup d'importance à la circonstance atténuante de la faute.

OKSEN

Mon devoir sera d'écraser les circonstances atténuantes avec des arguments puissants et solides.

BALTHASAR

Merci.

OKSEN

Au revoir. *(Il sort.)*

SCÈNE V

BALTHASAR

Va-t'en, avocat atténuant... il s'en est fallu de peu que notre très honorable juriste me déclarât coupable. Si j'étais un homme indiscret et stupide, sans aucun doute, il voudrait faire retomber sur moi la faute, et il s'efforcerait de justifier le vrai coupable. Il changerait en colombe pure la femme débauchée, parce qu'il y aurait eu circonstance atténuante de la faute, parce que cette circonstance atténuante existerait aussi en français, en italien, en grec, en



allemand et en anglais, parce qu'elle n'aurait pas aimé avec l'intention d'aimer, mais par hasard seulement... parce que l'amant ne serait ni vieux ni laid, parce qu'elle n'aurait pas aimé avec mauvaise intention, mais qu'elle aurait aimé dans une bonne intention, elle aurait aimé pour accomplir une bonne œuvre; parce que... que sais-je? on n'en finirait jamais avec ces parce que, et tous ces parce que démontreraient l'innocence de cette impudente, de cette femme infidèle, de cette créature infernale. J'admire ta jugeotte, Monsieur l'avocat, nous aussi nous nous entendons un peu au droit; nous aussi, dans le temps, nous avons feuilleté autant que toi « L'Armure Spirituelle » (1). Nous ne sommes pas de ceux qui avalent de telles sottises atténuantes. Feu mon père était aussi ainsi, beaucoup de personnes allaient lui demander conseil; mon grand-père aussi était intelligent; toute notre famille était de même. Nous sommes avocats par nature et nous comprenons immédiatement de quel côté est le droit...

(1) Recueil de méditations.

## SCÈNE VI

BALTHASAR et ANOUÏCH

ANOUÏCH

Je ne puis plus endurer tes insultes...

BALTHASAR

Tu as encore l'audace de paraître devant moi?

ANOUÏCH

Je veux que maintenant, immédiatement, nous nous séparions.

BALTHASAR

Si tu avais un peu de honte et de pudeur, tu irais dans ta chambre pour t'arracher les cheveux et...

ANOUÏCH

Pourquoi m'arracherais-je les cheveux?... Je les froterai plutôt d'une huile parfumée, pour me délivrer d'un ingrat. Hélas! mille fois hélas! de t'avoir fait entrer dans la haute

société. Lorsque tu t'es marié, tu ne savais même pas saluer convenablement. Je regrette bien les efforts que j'ai faits pour te rendre présentable, pour te vêtir comme un homme. Je regrette bien la peine que je me suis donnée pour t'apprendre à danser; l'année de ton mariage, tu ne savais même pas marcher comme il faut. Hélas! je les regrette bien tous mes sacrifices... depuis que tu t'es marié avec moi, tu as connu un peu de monde; auparavant, avec ta large culotte et ton long paletot, tu ressemblais à un cuisinier, à tel point que tout le monde t'appelait « Maître Balthasar ». Et aujourd'hui que tu es entré dans le monde, moi je suis devenue débauchée, je suis devenue sans honneur, n'est-ce pas?

BALTHASAR

Notre race est un peu ingrate...

ANOÛCH

C'était trop pour toi d'avoir une femme comme moi; je savais que tu ne pourrais pas me supporter, parce que tu n'avais pas compris l'esprit éclairé du siècle, parce que tu

considérais la femme comme une esclave. Tout cela je le savais, mais je le supportais, en maudissant seulement le jour où je donnai ma parole de t'épouser.

BALTHASAR

Si seulement tu ne l'avais pas donnée...

ANOÛCH

Mes voisins s'efforçaient de me persuader de ne pas t'épouser; « avec ce morceau de bois (1), comment pourras-tu vivre? », disaient-ils. Et moi, je leur répondais que mon fiancé était un brave homme.

BALTHASAR

Quel malheur d'avoir été un brave homme!

ANOÛCH

Depuis mon mariage, combien de gens me disaient: « Comment vis-tu avec cet ânon? » Et moi, alors, je t'ai défendu, en leur répondant que mon mari est un homme intelligent.

BALTHASAR

Ce sont eux qui sont des ânon... et toi, tu n'as pas honte de tenir de tels propos infâmes...

(1) Ou : avec cet imbécile.



ANOÛCH

Je ne puis pas oublier le jour où l'un de tes amis me dit : « Ne vous fâchez pas ; Balthasar est un brave homme, mais il est grossier, on ne peut pas causer avec lui. » Là-dessus, je rentrai à la maison, et, deux heures durant, je m'assis et je pleurai. Quelques-uns aussi, ne sachant pas que je suis ta femme, — car il n'y a personne qui te juge digne de moi, — médisaient de toi et racontaient tes affaires d'une manière si comique que, en les entendant, j'avais honte de manifester que j'étais ta femme. Que faisais-je ? j'en étais navrée, je pleurais et je ne t'en parlais pas. Je m'efforçais toujours de faire de toi un homme ayant des relations dans le monde ; tous mes efforts ont été oubliés en une minute. C'est bien. C'est bien.

BALTHASAR

Et tu faisais tout cela pour en aimer un autre ?

ANOÛCH

Qui ai-je aimé ?

BALTHASAR

Tu le sais mieux que moi.

ANOÛCH

La jalousie a vicié ton raisonnement et tu t'es imaginé que j'étais sortie d'une maison mal famée.

BALTHASAR

Je l'ai vu de mes propres yeux.

ANOÛCH

Alors tu as recouru aux avocats pour discuter sur les moyens de me répudier, pour me rendre ridicule devant le monde, et soi-disant pour protéger ton honneur violé.

BALTHASAR

J'aurai recours à tous ces moyens pour que, le plus tôt possible, nous soyons séparés.

ANOÛCH

J'ai déjà décidé de ne plus te considérer comme mon mari, de me séparer de toi pour toujours et de ne jamais prononcer ton nom.

SCÈNE VII  
LES MÊMES et GUIBAR

GUIBAR

Je m'estimerais heureux si je pouvais intervenir dans votre affaire, et si je réussissais à provoquer une réconciliation...

BALTHASAR

C'est impossible.

ANOUÏCH

Ce n'est pas possible.

GUIBAR

Et à prévenir une séparation malheureuse.

ANOUÏCH

Je n'éprouve que de la haine pour lui.

BALTHASAR

Elle me dégoûte plus que le diable.

GUIBAR

Écoutez, je vous en prie...

ANOUÏCH

Ne fais pas cette proposition, je t'en prie.

BALTHASAR

Ne te mêle pas de cette affaire.

GUIBAR

Dans le mariage, de tels événements peuvent se produire ; la prudence exige que...

BALTHASAR

Que le coupable soit puni.

ANOUÏCH

Oui, moi aussi, j'exige que le coupable soit puni et qu'il comprenne que la femme n'est pas une esclave. Supposons une minute que j'ai vraiment un amant et qu'on l'a su. Quelle attitude aurait-il dû avoir?... tout bouleverser? recourir aux avocats? crier? appeler?

BALTHASAR

Oui ! Oui !



GUIBAR

Tu devais d'abord appeler ta femme...

ANOÛCH

Lui parler avec sang-froid...

GUIBAR

S'informer de l'affaire auprès d'elle...

ANOÛCH

Sans se fâcher...

GUIBAR

Et si vraiment elle a un amant...

ANOÛCH

Lui pardonner et lui donner des conseils...

GUIBAR

Pour qu'une autre fois...

ANOÛCH

Elle ne se trouve pas en pareille faute...

GUIBAR

Et si elle s'y trouve une deuxième fois...

ANOÛCH

Lui pardonner une deuxième fois...

GUIBAR

La conseiller, l'exhorter...

ANOÛCH

Et lui dire que ce n'est pas bien...

GUIBAR

D'avoir un amant...

ANOÛCH

Cela conduit à avoir aussi d'autres amants...

GUIBAR

Et que d'avoir beaucoup d'amants...

ANOÛCH

Ne paraît pas agréable aux maris...

GUIBAR

Enfin, en lui donnant toujours des leçons de morale...

ANOÛCH

En l'exhortant...

GUIBAR

En la persuadant...

ANOÛCH

En la conseillant...

GUIBAR

En la grondant...

ANOÛCH

En la choyant...

GUIBAR

En la menaçant...

ANOÛCH

En lui pardonnant...

GUIBAR

Il faut sauvegarder l'honneur de la maison...

ANOÛCH

Et c'est ainsi qu'on sauvegarde l'honneur de la maison...

GUIBAR

Tout le monde en fait autant...

ANOÛCH

C'est également ce qu'ont fait nos pères et nos mères...

GUIBAR

Et non pas...

ANOÛCH

Jeter feu et flamme (1)...

GUIBAR

Recourir aux avocats...

ANOÛCH

Leur demander conseil...

GUIBAR

Exiger une séparation...

ANOÛCH

Se déshonorer devant les tribunaux...

GUIBAR

Faire jaser tout le monde...

ANOÛCH

Se faire montrer du doigt...

GUIBAR

Se déconsidérer devant les amis...

(1) Ou : se mettre en colère.



ANOÛCH

Fermer les portes à tout le monde (1)...

GUIBAR

Ruiner une famille...

ANOÛCH

Pour se repentir ensuite...

GUIBAR

Dire : je veux, ma femme... (*Anouïch et Guibar échangent si vite leurs propos, que Balthasar, entre eux deux, ne trouve pas le moyen de parler.*)

ANOÛCH

Ne pas pouvoir la reprendre..

GUIBAR

Pleurér...

ANOÛCH

Se lamenter...

GUIBAR

Sangloter...

ANOÛCH

Se plaindre....

(1) Ou : ne recevoir personne.

GUIBAR

Se tourmenter...

ANOÛCH

Se frapper...

GUIBAR

Que dirai-je encore !

ANOÛCH

Que rappellerai-je encore ?

GUIBAR

Éprouver douleur et peine...

ANOÛCH

Être accablée de chagrins...

GUIBAR

Penser, méditer...

ANOÛCH

Passer son temps dans l'inquiétude...

GUIBAR

Perdre l'appétit...

ANOÛCH

Ne pas pouvoir dormir...

GUIBAR

Tousser...

ANOÛCH

Geindre...

GUIBAR

Et finalement...

ANOÛCH

Mourir...

GUIBAR

N'est-ce pas ce qui doit arriver ?...

ANOÛCH

En vain, je fatigue ma bouche... cet homme ne se laisse pas persuader.

BALTHASAR

Moi, je ne suis pas de ces maris qui pardonnent.

GUIBAR, à l'oreille de Balthasar

Je n'ai rien pu apprendre de sa bouche.

ANOÛCH

Je t'en prie, ne le force pas à se réconcilier, car j'ai fait le vœu de ne jamais l'aimer.

BALTHASAR, *bas à Guibar*

Tâche toujours d'apprendre le nom de cet amant. (*Haut*) La réconciliation est impossible. Je n'ai pas le temps d'écouter des paroles vaines. Je vais trouver mon avocat et porter l'affaire au tribunal. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE VIII

GUIBAR et ANOÛCH

GUIBAR

Il a positivement décidé d'accomplir ce qu'il s'est fourré dans la tête; le stupide, il pense qu'en recourant au tribunal, il fera faire ce qu'il veut. Il finira par se repentir; mais à quoi bon? il nous fatiguera un peu. Cela ne fait rien; il suffit que nous agissions d'accord et que nous ne nous séparions pas. Sans aucun doute, il me refusera le bonjour, lorsqu'il apprendra que l'autre jour nous étions ensemble



chez Baïdzar. Qu'il ne me salue plus, il m'aura fourni un prétexte pour m'attacher plus intimement à toi.

ANOÛICH

Ne pouvons-nous pas gagner à notre cause l'avocat ?

GUIBAR

La plupart des avocats trouvent la justice et le droit là où ils voient beaucoup d'or ; mais je ne pense pas qu'Oksen appartienne à cette catégorie. Si je réussis à m'entendre avec lui, tant mieux. Sinon, j'assumerai moi-même la défense de ta cause et je continuerai à faire notre jeu. Dès maintenant, vous devez être assurée que l'opinion publique nous sera favorable.

ANOÛICH

Grand merci, mon chéri, à toi qui promets de me défendre courageusement ; et ton sacrifice doublera l'amour que j'ai pour toi..

SCÈNE IX

LES MÊMES et OKSEN

OKSEN

Vous montrez beaucoup d'audace, Madame, en gardant auprès de vous une personne qui fut la cause du trouble de votre tranquillité, au moment même où, accusée du délit d'infidélité, vous allez recevoir une citation de vous présenter au tribunal. Au lieu de chercher les moyens de vous justifier, vous cherchez des preuves pour confirmer le crime que vous avez commis. Grande audace...

GUIBAR

Elle n'a pas besoin de se justifier, puisqu'elle n'est pas coupable...

OKSEN

Quant à vous, après avoir tenté d'anéantir une famille et y avoir réussi, osez-vous encore continuer votre libertinage plus qu'auparavant ?

GUIBAR

Vous allez trop loin.

OKSEN

Au contraire, je reste en arrière. Vous êtes plus coupable qu'elle, puisque c'est vous qui lui faites commettre un scandale; en conséquence, vous subirez une condamnation plus grande que la sienne.

GUIBAR, *riant*

Je vous en prie, ayez un peu de pitié, monsieur l'avocat...

OKSEN

Tu te moques?... toi seul seras puni et je ferai mon possible pour que madame ne soit pas du tout coupable. Je donnerai une telle tournure au procès que toute la faute retombera sur toi et tu seras condamné à dix ans de prison.

GUIBAR

Ayez pitié; (*en riant*) ne me faites condamner qu'à quatre ans...

OKSEN

Sors et laisse-moi seul avec la femme de mon client.

GUIBAR

Non.

OKSEN

La femme de mon client, c'est dire ma femme; sors.

GUIBAR

Elle est mon adorée... j'en suis jaloux.

OKSEN

Votre aveu est superflu; c'est déjà constaté et établi. Sors et ne me force pas à recourir aux moyens rigoureux.

GUIBAR

Non.

ANOÛICH

Je vous en prie, ne vous disputez pas pour moi.

OKSEN

Il est indispensable qu'il sorte; mon devoir d'avocat exige que je reste seul un peu avec vous.



GUIBAR

Mon honneur aussi exige que vous ne restiez pas du tout seul avec elle.

OKSEN

Que signifie cette résistance ?...

SCÈNE X

LES MÊMES et BALTHASAR

BALTHASAR

Qu'est-ce ?... Qu'y a-t-il ?...

OKSEN

Oui, une entrevue particulière est absolument indispensable.

GUIBAR

Une entrevue particulière n'est pas du tout nécessaire.

BALTHASAR, à Guibar

Il est avocat, ne lui parle pas durement.

GUIBAR, *poussant Balthasar*

Toi, ne t'en mêle pas : la question a pris une autre tournure.

OKSEN

C'est la femme de mon client. Pourquoi ne me laisses-tu pas causer deux minutes avec elle ?

BALTHASAR, à Oksen

Lui aussi est un ami ; ne l'offense pas...

OKSEN, *poussant Balthasar*

Cela ne te regarde plus. Toi, ne te mêle pas de notre affaire. (*A Guibar.*) Vous allez sortir, sinon...

BALTHASAR, à Guibar

Sors un peu ; voyons ce qu'il fera...

GUIBAR, *poussant Balthasar*

Je ne sortirai pas du tout et j'ordonne que tu sortes...

OKSEN

J'en ferai part, maintenant, à qui de droit.

GUIBAR

Au revoir.

*(Balthasar va tantôt à Guibar et tantôt à Oksen et veut leur parler pour les mettre d'accord ; il est repoussé par tous les deux jusqu'à la fin de cette scène.)*

OKSEN

Pour vous donner la sanction méritée.

GUIBAR

Allez-y.

OKSEN

En conséquence et naturellement, le résultat ne peut pas vous être favorable.

GUIBAR

J'aurais laissé la femme de mon ami seule avec notre très honorable avocat !

OKSEN

Mon intention est bonne... *(À Balthasar qui le tirait avec force par le bras).* Va-t'en d'ici, pour l'amour de Dieu ; pourquoi fourres-tu ton nez dans cette affaire ? laisse-moi parler.

GUIBAR

Laisse-le plaider, parce que le devoir d'un avocat exigerait qu'il ait une entrevue particulière avec la femme de son client. *(À Balthasar, qui voulait de la main fermer la bouche de Guibar.)*

Toi, que te mêles-tu de notre affaire ? Est-ce que cela te regarde ? Nous nous disputons, nous nous réconcilions... Est-ce qu'on te dit quelque chose ? Va-t'en, reste tranquille.

BALTHASAR

Ils ne me laissent pas parler... Maintenant, je vais éclater...

OKSEN, à Balthasar

Ne m'as-tu pas confié ta cause ?

BALTHASAR

Si.

OKSEN

Et ta femme ?

BALTHASAR

Si.

OKSEN

Va à tes occupations, alors, et ne te mêle pas des affaires de ton représentant (1).

BALTHASAR

Mais... *(Anouïch et Guibar s'éloignent.)*

(1) Ou : de ton mandataire.



OKSEN

Très bien, mais sache que tu seras puni très sévèrement, Monsieur Guibar. (*Criant de la porte.*) Tu auras douze ans de prison et puis... puis... nous y penserons par la suite.

## SCÈNE XI

BALTHASAR et OKSEN

BALTHASAR

Je suis venu en courant, en haletant, pour apprendre les révélations importantes que vous aviez, paraît-il, à me faire. Vous n'avez pas cessé votre querelle pour que...

OKSEN

Vilain!... attends, je t'apprendrai la manière de se conduire avec un avocat.

BALTHASAR

Ces révélations importantes...

OKSEN

Insolent, tu ne laisses pas Anouïch seule avec moi?... Ne la laisse pas, finalement tu verras.

BALTHASAR

Me direz-vous ces révélations importantes...

OKSEN, *se tournant vers la porte*

Impudent, je suis un honnête homme et je ne daigne même pas parler avec toi... (*Courant tout à coup vers la porte et criant.*) Coquin! pour qui m'as-tu pris que tu ne m'aies pas laissé causer un peu avec madame Anouïch? M'as-tu cru malhonnête comme toi? toi qui entretiens des relations secrètes avec la femme de ton ami intime? Tu fais de la pauvre femme un objet de scandale, tu la détournes, tu te rends avec elle chez un autre, et pendant des heures, tu y bois, tu y chantes, tu y dances. M'as-tu pris pour toi, impudent, misérable, lâche?...

BALTHASAR

Sa colère n'est pas passée, pour que nous puissions connaître ces révélations importantes.

OKSEN

Vous vous glissez comme un serpent dans toutes les maisons, et d'où vous sortez, l'honneur et la paix s'en vont avec vous : Fourbe ! traître !...

BALTHASAR

Je vous en prie, c'en est déjà assez... ces révélations importantes...

OKSEN

Si je détenais le pouvoir, je ferais périr, enchaînés, tous les jeunes gens comme vous. Quel honneur peut avoir une créature comme toi qui aimes depuis dix ans la femme de son ami intime, de Balthasar. Depuis dix ans !...

BALTHASAR

De Balthasar ? Qu'est-ce que j'entends ?... Depuis dix ans !...

OKSEN

Tu as trouvé un imbécile et tu lui as joué les tours que tu as voulus. Perfide que tu es !

BALTHASAR

C'est un autre Balthasar !... au premier abord, j'ai cru que c'était moi et...

OKSEN

Si j'étais à la place de maître Balthasar, je t'aurais coupé en mille morceaux.

BALTHASAR

Il a dit : maître Balthasar !... Je ne comprends pas...

OKSEN

Ce n'est pas difficile de tromper un homme usé et décrépité. Essaie de me tromper, misérable, malheureux !...

BALTHASAR

• Qui est donc ce maître Balthasar ? Quel âne !

OKSEN

Et cependant, je te ferai condamner d'après les dispositions les plus sévères de la loi comme un criminel, et je tâcherai de sauver madame Anouïch.

BALTHASAR *criant.*

Assez, monsieur l'avocat, assez ; approche-toi pour que nous nous comprenions... dis-moi ces révélations importantes...



OKSEN

Y a-t-il encore des révélations à faire ? Tout est déjà révélé : c'est Guibar qui est l'amant de ta femme.

BALTHASAR

Tu dis : « Guibar » ?

OKSEN

Oui, Guibar ; mais calme-toi. Je lui ferai rendre gorge. Depuis longtemps déjà, je lui gardais rancune et sa conduite me déplaisait tout à fait. L'occasion s'est présentée pour que j'use tous les artifices de l'art juridique pour me venger de lui. En avant donc ! commençons l'affaire. Fixons tout d'abord le montant de mes honoraires, payables comme rémunération de mon futur travail. Nous autres avocats, nous avons l'habitude de toucher nos honoraires en trois versements : le premier se fait au début de l'affaire ; le deuxième au milieu, et le troisième à la fin.

BALTHASAR

Vous avez dit que c'est Guibar ?

OKSEN

Par conséquent, vous devez me payer d'abord 50 livres, puis 50 au milieu et 50 à la fin. Le total fait 150 livres qui sont une somme insignifiante pour réussir à se séparer d'une femme infidèle. J'espère que vous sortirez innocent du tribunal et que votre adversaire subira le châtement mérité. Si toutefois, contrairement à tous mes efforts, nous ne pouvons pas obtenir le résultat espéré, dans ce cas aussi j'aurai le droit d'exiger la somme de 150 livres, attendu que mon travail est toujours un travail...

BALTHASAR

Si j'ai bien compris, je crois que vous avez dit « Guibar », n'est-ce pas ?

OKSEN

Oui : G u i : Gui, b a r : bar : Guibar.

BALTHASAR

Ah ! misérable... Qui l'aurait cru ?... et depuis dix ans, il l'aimait ?...

OKSEN

Oui.

BALTHASAR

Qui aurait pu le croire ?

OKSEN

Que répondrez-vous à ma proposition ?

BALTHASAR

Que répondrai-je?... Bravo, Guibar, Bravo!...

OKSEN

Il faut répondre, pour que nous nous mettions, ou non, à l'affaire.

BALTHASAR

Bravo! vive Guibar!

OKSEN

Cent cinquante livres, ce n'est pas une grande somme pour te séparer d'une épouse infidèle et d'un ami lâche.

BALTHASAR

Avec cette somme, on peut prendre trois femmes, mon cher monsieur.

OKSEN

Vous avez raison, cela revient plus cher de renvoyer que de prendre une femme.

BALTHASAR

Au moins, êtes-vous sûr que nous gagnerons le procès ?

OKSEN

J'en suis très sûr. Il n'y a aucune circonstance atténuante.

BALTHASAR

Bien, il suffit que je sois séparé de cette diablesse.

OKSEN

Hâtez-vous donc de faire le premier versement, pour que nous achevions les opérations préliminaires. Comme vous le savez, ces procédures sont un peu longues. La requête est d'abord présentée au président, qui l'envoie au conseil d'initiative; le conseil d'initiative l'envoie au conseil de compétence; le conseil de compétence l'envoie au divan de rapport; le divan de rapport l'envoie au divan de rédaction; le divan de rédaction l'envoie au divan

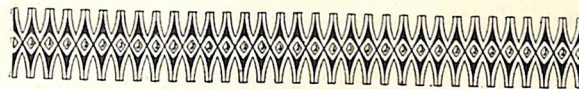


de juridiction ; le divan de juridiction au divan économique ; le divan économique au divan d'instruction, d'où elle va au conseil du Tribunal, qui, pour examiner l'affaire, nomme une commission ; cette commission, à son tour, pour étudier l'affaire, nomme un comité, qui nomme une commission, pour étudier et rapporter l'affaire dans ses détails ; cette commission, à son tour, élit une commission auxiliaire afin qu'elle l'aide. Cette commission auxiliaire, à son tour, possède ses sections pour examiner l'affaire dans ses petits détails, et chacune de ces sections possède aussi des sous-sections qui, après avoir examiné l'affaire dans ses détails les plus intimes, la remettent à leur section, celle-ci à la commission auxiliaire, la commission auxiliaire à la commission, la commission au comité, et ainsi l'affaire retourne à l'endroit d'où elle était partie ; puis elle va de nouveau au tribunal où aura lieu le jugement. Allons...

BALTHASAR

Quel long voyage !...

FIN DU PREMIER ACTE



## ACTE II

*La scène représente la même salle ; à droite, une table recouverte d'un tapis vert ; et sur la table, il y a une sonnette, un encrier, du papier et une plume.*

### SCÈNE I

BALTHASAR, puis OKSEN

BALTHASAR

« Ma femme a été trouvée infidèle dans son devoir ; son infidélité est prouvée ; par conséquent et naturellement, il faut que nous nous séparions et que vous m'autorisiez, selon la loi, à prendre une autre femme. Ma femme a été trouvée infidèle dans son devoir ; son

infidélité est prouvée, par conséquent et naturellement, il faut que nous nous séparions et que vous m'autorisiez, selon la loi, à prendre une autre femme. Ma femme a été trouvée infidèle dans son devoir ; son infidélité est prouvée ; par conséquent et naturellement, il faut que nous nous séparions et que vous m'autorisiez, selon la loi, à prendre une autre femme. » Voici les paroles que je devrai prononcer devant le tribunal ; pas un mot de plus, pas un mot de moins. C'est-à-dire : « Ma femme a été trouvée infidèle dans son devoir ; son infidélité est prouvée ; par conséquent et naturellement, il faut que nous nous séparions et, selon la loi... »

OKSEN, *entrant.*

J'ai vu les membres du conseil du tribunal ; ils viennent ici. As-tu bien appris ta leçon ?

BALTHASAR

Je la sais sur le bout des doigts (1). « Ma femme a été trouvée infidèle... »

(1) Littéralement : comme de l'eau.

OKSEN

Bien. Tu dois agir conformément à mes conseils.

BALTHASAR

Oui.

OKSEN

Il ne faut pas te détourner d'un cheveu de cette voie que je t'ai indiquée.

BALTHASAR

Non.

OKSEN

Nous ne pouvons réussir que de cette manière-là.

BALTHASAR

Sans doute.

OKSEN

Si tu emploies une autre procédure, tu perdras ton procès.

BALTHASAR

Sûrement.

OKSEN

Les juges peuvent t'adresser des questions insidieuses pour te faire tomber dans un piège.



Tu ne répondras à leurs questions qu'avec les seules paroles que je t'ai apprises.

BALTHASAR

Oui. « Ma femme a été trouvée infidèle dans son devoir. Son infidélité est prouvée ; par conséquent et naturellement, il faut que nous nous séparions et que vous m'autorisiez, selon la loi, à prendre une autre femme. »

OKSEN

Bravo !

BALTHASAR

Je les recevrai avec honneur, pour qu'ils examinent bien mon procès : du café, du vin, des confitures, de l'eau-de-vie, des sirops...

OKSEN

Je crois qu'ils viennent... les voilà arrivés.

---

SCÈNE II

LES MÊMES, et PAÏLAG, ERGATH,  
SOUR (*devant la porte.*)

---

PAÏLAG à *Ergath*

Entrez, je vous en prie.

ERGATH à *Sour*

Passez, je vous en prie.

SOUR à *Païlag*

Entrez le premier.

PAÏLAG

Il ne me convient pas d'entrer avant vous...

ERGATH à *Païlag*

Les règles de la politesse exigent que j'entre tout à fait le dernier.

SOUR à *Ergath*

Pas du tout, nous ne saurions y consentir.

PAÏLAG à Sour

Alors, entrez donc le premier.

SOUR à Païlag

Je n'accepte pas ; vous avez la prééminence sur moi.

PAÏLAG à Sour

C'est votre amabilité qui vous le fait croire.

SOUR à Païlag

Ce sont vos nobles sentiments qui vous font penser ainsi.

PAÏLAG à Sour

C'est la sympathie que vous éprouvez pour moi qui vous fait parler de la sorte.

SOUR à Païlag

C'est votre délicatesse de sentiments qui...

ERGATH à Sour

Ne perdons pas de temps ; entrez, je vous en prie.

SOUR à Ergath

Entrez, vous.

ERGATH

Non, que M. Sour entre.

SOUR

Non, que M. Païlag entre.

PAÏLAG

Non, je connais mon rang.

SOUR

Entrons tous les trois ensemble. Allons !  
(*Les trois entrent en même temps et s'avancent vers la table.*)

PAÏLAG

Ne perdons pas de temps encore pour nous asseoir, je vous en prie. (*Ils s'assoient.*)

SOUR à Oksen

Je crois qu'on vous a fait savoir que, dans les procès de mariage, un représentant n'est pas admis.

OKSEN

Oui, je m'en irai. (*Il part en saluant les Membres du Tribunal.*)

SOUR

Nous avons à accomplir des opérations préliminaires ; vous pouvez attendre un peu



dehors et rentrer lorsque vous entendrez sonner. (*Balthasar sort en inclinant la tête.*)

PAÏLAG à Sour

Vous n'avez pas dit votre avis.

SOUR

Non, parce que nous avons été obligés d'interrompre la discussion.

ERGATH

Dans de pareilles questions, il ne faut pas accorder beaucoup d'importance aux préjugés.

PAÏLAG

Tout de même, il ne faut pas prendre une décision en s'appuyant sur le témoignage des autres.

ERGATH

Je n'agis pas partialement.

PAÏLAG

Ni moi non plus.

ERGATH

En examinant la question dans ses principes, vous n'aviez pas le droit de vous fâcher contre moi.

PAÏLAG

Cependant, vous avez fait certaines allusions qui étaient de nature à blesser ma dignité. Vous vouliez me donner à entendre que je défends aveuglément ce parti.

ERGATH

Pas du tout; vous avez mal compris le sens de mes paroles. Je disais simplement que l'on boit du vin blanc avec la pomme, tandis que le rouge est plus agréable au palais avec la pêche.

PAÏLAG

Et vous avez ajouté que ceux qui mangent la pomme avec le vin rouge manquent de goût.

SOUR

D'après moi, dans les questions de goût, la vérité se dérobe toujours comme dans un trou; en conséquence, les deux partis peuvent avoir raison. (*Salomé offre le café.*)

PAÏLAG

J'avais donc raison de proclamer que, dans les affaires de goût, émettre une sentence, c'était de l'enfantillage.

ERGATH

Non; j'affirmerai toujours que l'on ne boit pas du vin blanc avec la pêche.

PAÏLAG

Et moi, je ne cesserai de proclamer que je n'ai ni un palais, ni un estomac capables de boire le vin blanc avec la pomme...

ERGATH

Vous avez raison. Moi aussi, je tâchais de vous persuader que vous n'aviez pas la faculté de juger le goût d'autrui d'après le vôtre.

BALTHASAR, *devant la porte*

Je crois qu'on m'a sonné...

SOUR

Non; les opérations préliminaires ne sont pas encore terminées. (*Balthasar s'en va.*)

PAÏLAG

Je n'étais pas non plus obligé d'accorder mon goût au vôtre.

ERGATH

Sans doute; autant de goûts, autant de vins.

PAÏLAG

Autant de pommes, autant de goûts.

ERGATH

Mais la majorité?...  
...

PAÏLAG

La majorité est de mon côté.

ERGATH

Non.

PAÏLAG

Si.

SOUR

Je vous en prie, finissez cette question.

ERGATH

Où a-t-on vu, cher monsieur, manger la pêche avec du vin blanc?

BALTHASAR, *devant la porte*

Pouvons-nous entrer?

PAÏLAG, *se levant*

Pourquoi vous hâtez-vous? La nation ne nous alloue pas de mensualité pour arranger vos affaires. Par patriotisme et dévouement,



nous avons accepté de venir ici et d'examiner votre affaire. Nous sommes des gens occupés, nous avons des enfants auxquels nous devons procurer la subsistance et le vêtement; et aujourd'hui, en négligeant nos occupations, nous sommes venus ici pour examiner votre affaire conjugale. Nous ne sommes pas vos domestiques, avez-vous compris? Nous ne sommes pas vos esclaves, avez-vous compris? Nous ne sommes pas vos serfs, avez-vous compris? Vous devez nous être reconnaissants; toutefois, nous ne recherchons même pas votre reconnaissance, nous désirons seulement que vous nous laissiez agir librement. Prenez donc patience, que nous achevions les opérations juridiques, et que nous vous priions d'entrer. (*Balthasar sort.*) — Moi, je bois du vin blanc, mon chez monsieur; est-ce que la loi condamne ceux qui boivent du vin blanc?

ERGATH

Pourquoi les condamnerait-elle, mon cher?

PAÏLAG

Que veux-tu, alors?

SOUR

Finissez-en. La séance est ouverte. (*Sortant de sa poche des papiers.*) Sur notre bureau, il y a trois pièces. La première a été remise de la part de M. Guibar; dans cette pièce, M. Guibar proteste contre la calomnie formulée par M. Balthasar et il exige de le réhabiliter dans son honneur. M. Guibar est accusé du délit d'être l'amant de la femme de M. Balthasar. — La seconde est signée de madame Anouïch, qui, ne pouvant plus supporter les bastonnades que lui inflige son mari, et déclarant en même temps que, lors de la dernière bastonnade, elle eut le bras cassé, — demande que le tribunal lui accorde une garantie contre son mari, une caution qu'elle ne sera pas tuée par lui (1). — La troisième est de M. Balthasar qui, en déclarant l'inconduite de sa femme, désire la renvoyer et en prendre une autre. A mon avis, il faut donner la priorité à la demande de madame Anouïch, qui, tout en étant la deuxième en date, n'en est pas moins la première en

(1) Dans ce passage, le texte est défectueux; nous donnons le sens le plus vraisemblablement exact.

urgence, puisque c'est une question de mort ou de vie. (*Salomé apporte des confitures.*)

ERGATH

Oui, vous avez très bien résumé les questions.

PAÏLAG

Un résumé qui raconte tout en détail. C'est une amplification abrégée...

SOUR, *agitant la sonnette*

Que monsieur Balthasar et madame Anouïch entrent.

---

SCÈNE III

LES MÊMES, BALTHASAR,  
ANOUÏCH *le bras gauche bandé*

---

SOUR

Asseyez-vous. Monsieur Balthasar; nous les membres de la Commission, qui sommes aussi membres du Tribunal, désirons entendre les

raisons qui peuvent justifier la conduite que vous avez eue à l'égard de votre femme, conduite qui est foncièrement contraire à l'esprit du siècle, conduite qui ne pourra jamais se justifier aux yeux du monde civilisé, conduite indigne d'un homme honorable, conduite qui est condamnée par toutes les consciences, conduite enfin qui inspire à tous la crainte et l'horreur. Que répondrez-vous, Monsieur Balthasar ?

BALTHASAR

Ma femme a été trouvée infidèle...

SOUR

Tais-toi. (*Salomé apporte du sirop.*)

PAÏLAG

Retiens ta langue.

ERGATH

Parle un langage parlementaire.

SOUR

Quelle nécessité t'a contraint à la frapper et à lui casser le bras ?



BALTHASAR

Son infidélité est prouvée...

SOUR

Vous sortez de la question.

ERGATH

Ne t'écarte pas de la question.

PAÏLAG

Ne te détourne pas de la question.

SOUR

Et contente-toi de répondre seulement aux questions que l'on te pose.

BALTHASAR

Par conséquent et naturellement, il faut que nous nous séparions et que vous m'autorisiez, selon la loi, à prendre une autre femme.

ANOUÏCH

Très honorables messieurs, je lui pardonne; je demande seulement qu'il garantisse, à l'avenir, de ne plus avoir une pareille conduite.

SOUR

Quelle magnanimité!

ERGATH

Quelle délicatesse de sentiments!

PAÏLAG

Quelle douceur!

SOUR

Et, généralement, de telles femmes d'élite tombent entre les mains de barbares. C'est malheureux, monsieur Balthasar, c'est malheureux que tu aies une telle femme et que tu ne connaisses pas ton bonheur.

BALTHASAR, *à part*

Si je n'éclate pas, ça va bien.

SOUR

Dès maintenant, tâche de trouver un garant; sinon, tu n'entreras plus dans cette maison.

ERGATH

Oui.

PAÏLAG

C'est aussi mon avis.

BALTHASAR

Ma femme a été trouvée infidèle dans son devoir...

SOUR

Combien de fois t'a-t-on dit de ne pas en faire une question personnelle.

ERGATH

Rappelez-le à l'ordre.

BALTHASAR

Son infidélité est prouvée.

PAÏLAG

Il est défendu de parler d'autre chose que de l'affaire.

BALTHASAR

Par conséquent...

SOUR

Ne parle pas.

BALTHASAR

Et naturellement...

SOUR

Tu n'as pas la parole.

BALTHASAR

Il faut que nous nous séparions...

SOUR

Je serai forcé de recourir aux mesures extrêmes.

BALTHASAR

Et, selon la loi, que vous m'autorisiez...

SOUR, *agitant violemment la sonnette*

Tais-toi...

BALTHASAR

A prendre une autre femme... ma femme a été trouvée...

SOUR

La séance est suspendue pour quelques minutes. (*Les membres se retirent dans la chambre.*)

BALTHASAR

Infidèle dans son devoir; son infidélité est prouvée. Par conséquent et naturellement, il faut que nous nous séparions et que vous m'autorisiez, selon la loi, à prendre une autre femme.

ANOÛICH, *à haute voix*

Aïe!... Aïe!... Aïe!... au secours!...



SCÈNE IV  
LES MÊMES et GUIBAR

SOUR

Qu'y a-t-il? Qu'est-il arrivé?

ANOÛCH

Ah!... Ah!...

PAÏLAG

Qu'avez-vous, madame?

ANOÛCH

Ah!... mon cœur...

ERGATH

Que ressentez-vous, madame?

ANOÛCH

Ah! Ah! Ah! mon cœur...

SOUR, à part

La malheureuse n'a pas pu supporter les paroles de son mari, et elle s'est trouvée mal.

ANOÛCH

Ah!... Ah!... il s'en est fallu de peu que...

SOUR

Que...

PAÏLAG

Il s'en est fallu de peu que... quoi?

ANOÛCH

Il s'en est fallu d'un cheveu que... Ah...

ERGATH

Que... Que serait-ce?

ANOÛCH

Que...

SOUR

Bon, que... quoi?...

ANOÛCH

Que... Ah!... que...

ERGATH

Elle ne peut dire que « que ».

PAÏLAG

Il s'en est fallu d'un cheveu que... et à la fin.

ANOÛCH

Que... que... il allait...

SOUR

Il allait... quoi?

ANOÛCH

Il allait...

SOUR

Qu'est-ce qu'il allait...?

ANOÛCH

M'étrangler, ah!...

GUIBAR

Quelle cruauté!

PAÏLAG

Quelle barbarie!

ANOÛCH

Ah!... Ah!... Ah!...

ERGATH

Monsieur Balhasar, vos fautes vont en se multipliant et prennent une tournure grave. Quel droit avez-vous à vous comporter sauva-

gement avec cette femme humble et modeste ? Pourquoi voulez-vous l'étrangler ?

BALTHASAR

Qui veut l'étrangler ?

SOUR

Vous.

BALTHASAR

Moi ?

PAÏLAG

Tu t'efforces de le nier !

ERGATH

C'est un fait accompli devant nous tous.

SOUR

Si, en notre présence, tu veux ainsi la mettre en pièces, comme une bête fauve, qui sait ce que tu lui fais quand vous êtes seuls ?

PAÏLAG

C'est regrettable, mille fois regrettable ! monsieur Balthasar.

BALTHASAR

C'est faux, c'est faux... je ne l'ai pas touchée.



ANOÛCH

Ah!... Ah!...

BALTHASAR, *seul*

Quelle femme infernale est-elle donc ?

ANOÛCH

Ah!... Ah!...

SOUR

Au nom de l'humanité, je vous en prie, monsieur Guibar, prenez cette pauvre femme et emmenez-la dans cette chambre pour qu'elle se repose un peu. Ne voyez-vous pas qu'elle n'a pas la force de s'asseoir ? Je vous en prie, donnez-lui quelques soins.

ERGATH

Moi aussi, je vous prie, au nom de la pitié, de ne pas vous éloigner d'elle, pour que cette bête féroce ne vienne l'attaquer de nouveau.

PAÏLAG

J'espère que pour être agréable à nous trois, vous prendrez cette peine.

ANOÛCH

Ah!... Ah!...

GUIBAR, *hésitant*

Mais... je crois que...

SOUR

Ce n'est pas le moment d'hésiter, je vous en prie, faites vite. (*Guibar soulève Anouïch et l'emporte.*)  
Fermez la porte.

ERGATH

Et toi, tu vas rester ici jusqu'à ce que nous sortions, vilain... (*Il se retire dans la chambre.*)

PAÏLAG

Tu ne bougeras pas de ta place, bête féroce.  
(*Il entre dans la chambre.*)

SOUR

Tu attendras ici que nous sortions, bête sauvage.  
(*Il entre dans la chambre.*)

## SCÈNE V

BALTHASAR, *seul*

Il ne reste plus rien à dire; cela a fermé toutes les portes (1). J'ai été traité de vilain, de bête, de sauvage; pourquoi? parce que je désire me séparer d'une femme infidèle. Mais, quoi qu'ils disent, quoi qu'ils fassent, le bon droit est toujours de mon côté. Il sera prouvé sans doute que je n'ai ni cassé le bras de cette impudente, ni voulu l'étrangler. Je ne désespérerai jamais et je m'efforcerai d'établir que c'est une femme rusée, menteuse et immorale. Je tâcherai, dussé-je y perdre gros, de me séparer de ce serpent. Quant à notre avocat, je n'ai rien compris, pour que...

(1) A entendre dans le sens de : « Ça! c'est un comble! », ou bien : « Là-dessus, il faut tirer l'échelle! »

## SCÈNE VI

LE MÊME et SALOMÉ *en tenue de cuisine*

SALOMÉ

Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il eu? que s'est-il passé?

BALTHASAR

Rien.

SALOMÉ

Comment, rien?... Les voisins ont assiégé la porte, sont entrés, ont pénétré dans la cuisine pour me demander qui s'était évanoui. Aussi, de notre cuisine, on n'entend rien... Qui s'est évanoui?... Ne serait-ce pas madame qui s'est évanouie?... où est ma maîtresse?... ma maîtresse, où est-elle? Pourquoi ne réponds-tu pas? Je veux ma maîtresse, moi...

BALTHASAR

Au diable ta maîtresse!

SALOMÉ

Où est madame?



BALTHASAR

Va à tes affaires, sinon, je te mettrai la tête sous mon talon et je t'écraserai...

SALOMÉ

Tu ne peux rien faire du tout.

BALTHASAR

Va à ta cuisine et occupe-toi de tes affaires.

SALOMÉ

Non.

BALTHASAR, *à haute voix*

Veux-tu écouter ce que je te dis, ou non ?

SALOMÉ, *criant*

Ne rougis-tu pas ? N'as-tu pas honte ?...

SCÈNE VII

LES MÊMES et PAÏLAG, ERGATH,  
SOUR, GUIBAR et ANOUÏCH

SOUR

Qu'est-ce que vous avez encore ?...

SALOMÉ

Regarde donc un peu la blancheur de tes cheveux ?...

PAÏLAG

Qu'est-il arrivé ?

SALOMÉ, *toujours à Balthasar*

Je ne suis pas de ces femmes que tu connais ; réfléchis un peu à ce que tu fais, toi l'impudent !... tu as une femme [jolie] comme une image, et tu te frottes aux autres... Pour qui me prenais-tu ?...

ERGATH

Qu'est ceci, monsieur Balthasar ?

SALOMÉ

Il y a femme et femme, être effronté ! toutes les femmes ne sont pas les mêmes.

SOUR

Voilà encore une nouvelle scène.

BALTHASAR

Ils se sont tous donné le mot pour me calomnier aujourd'hui. (*A Salomé.*) Qui t'a fait la cour, insolente ?

SALOMÉ

Comment : qui t'a fait la cour ? Pourquoi me pincas-tu le bras ?...

BALTHASAR

Tais-toi, menteuse ; et va-t'en tout de suite de ma maison, je ne veux plus de toi.

SALOMÉ

Je n'irai nulle part ; je n'obéirai qu'aux ordres de ma maîtresse. Chaque jour, c'est ainsi ; chaque jour, ce n'est plus supportable... « Salomé, je suis fou de toi ; Salomé, je t'aime beaucoup ; Salomé, je te commanderai des bottines neuves ; Salomé, j'augmenterai tes gages... » Je ne veux ni tes bottines, ni toi-même, dis-je ; je m'élançai, je m'enfuis ; il me court après, me tire par le bras. Jusqu'aujourd'hui, j'ai gardé...

BALTHASAR

Qu'est-ce que c'est que ces jeux-là ?

SALOMÉ

Je n'ai rien dit à personne, mais maintenant que j'ai vu que tu maltraites ta pauvre femme,

je n'ai pu patienter davantage, ô impudent !  
(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

BALTHASAR, PAÏLAG, ERGATH,  
SOUR, GUIBAR, ANOUÏCH

SOUR

A dire la vérité, nous ne pouvons pas admettre, qu'ayant une femme belle, vous vous abaissiez à courtiser cette servante.

PAÏLAG

Vraiment, on ne saurait le croire.

SOUR

Quoi qu'il en soit, finissons avec cet incident et ouvrons la séance. (*Agitant la sonnette.*) La séance est ouverte. Vous avez la parole, Monsieur Guibar.



GUIBAR

M. Balthasar a colporté en public des nouvelles qui ont la particularité de souiller mon honneur et de me faire apparaître comme un être indigne d'entrer dans la société. Je vous en prie, demandez à M. Balthasar quand je lui ai dit que j'aime sa femme.

SOUR

Vous avez la parole, Monsieur Balthasar.

BALTHASAR

Est-ce lui qui dirait qu'il aime ma femme ?

SOUR

Ta femme l'a-t-elle dit ?

BALTHASAR

Non !

SOUR

Qui l'a dit, alors ?

BALTHASAR

Nous avons prouvé qu'ils se sont aimés dans une maison mal famée.

SOUR

Avez-vous des témoins ? Qui les a vus s'aimer ?

BALTHASAR

Qui les a vus ?

SOUR

Oui.

BALTHASAR

Dans une maison mal famée.

SOUR

« Mal famée » n'est pas suffisant. Il faut de fortes preuves pour établir le délit de M. Guibar et il est nécessaire que nous en soyons convaincus pour pouvoir, de la sorte, lui infliger la punition qu'il mérite.

GUIBAR

Je vous prie de protéger mon honneur et de me laver d'une abominable tache. Pour se marier avec une autre femme, il est libre d'accuser sa femme d'infidélité ; sa femme, à son tour, est capable de se défendre. Mais je n'admets pas que je sois l'objet d'une telle calomnie. J'exige un dédommagement. Qu'il me donne au moins 300 livres pour me réhabiliter.

SOUR

Que répondrez-vous ?

BALTHASAR

Qu'avait-il à faire avec ma femme dans une maison mal famée ?

GUIBAR

Cela aussi, c'est une calomnie.

SOUR

Il vous faut ou prouver votre dire ou dédommager M. Guibar.

BALTHASAR

Je ne donnerai pas un liard.

GUIBAR

Alors retirez votre parole et demandez pardon.

BALTHASAR

Non.

GUIBAR

Mais il faut savoir que l'honneur des autres n'est pas un jouet pour vous.

BALTHASAR

Le mien non plus, pour les autres.

ERGATH

Ne perdez pas le temps en paroles vaines. Nous aussi, nous sommes occupés ; nous allons partir ; nous ne recevons pas de mensualité, [et] le soir nos enfants nous demandent du pain.

PAÏLAG

Oui, oui, dépêchez-vous de vous réconcilier, et que cela soit fini.

GUIBAR

J'exige [une réparation d']honneur.

BALTHASAR

C'est moi qui exige [une réparation d']honneur.

ERGATH

Nous sommes en retard.

PAÏLAG

Toi, baise-le au front ; lui, à son tour, te baisera la main ; que l'affaire ne traîne pas.

BALTHASAR

Ma femme a été trouvée infidèle...



SOUR

Maintenant, il s'agit de M. Guibar.

ERGATH

Guibar n'est pas un méchant garçon... Je le connais depuis qu'il était petit ; son père aussi est un brave homme ; on le nomme Dérénik.

PAÏLAG

Que dis-tu ? C'est le fils de Dérénik ?

ERGATH

Oui.

PAÏLAG

Je le connais. C'est une noble famille. Sa mère aussi descend d'une famille noble.

ERGATH

C'est une famille rare.

PAÏLAG

Que fait ton père ? Va-t-il bien ?

GUIBAR

Il va bien ; il [vous] présente ses respects.

PAILAG

Qu'a-t-il fait de son cheval ?

GUIBAR

Il le garde.

PAÏLAG, à *Ergath*

Il a un cheval qui mérite d'être vu, un cheval merveilleux, un cheval superbe qui peut concurrencer une locomotive. (*A Guibar.*) Quel âge a maintenant ce cheval ?

GUIBAR

Il a accompli sa huitième année ; il marche sur la neuvième.

PAÏLAG

Saute-t-il toujours lorsqu'il marche ?

GUIBAR

Oui.

PAÏLAG

C'est un peu difficile de le monter ; mais pour ton père, c'est la chose la plus facile du monde. En vérité, moi, j'en ai peur. (*A Sour.*) Lorsqu'il saute, il s'élève à dix coudées et il s'élançe à vingt coudées. C'est un très bon cheval. (*A Guibar.*) Combien a-t-il payé ce cheval ?

GUIBAR

Vingt-cinq livres.

PAÏLAG

Mais aujourd'hui, s'il voulait le vendre, je crois qu'on lui en donnerait quarante livres. Monsieur Balthasar, avez-vous vu ce cheval ?

BALTHASAR

Je l'ai vu. (*A part.*) Mais qui a donc amené la conversation sur ce satané cheval ?

PAÏLAG

Comment est-il ?

BALTHASAR

Il est bien. (*A part.*) Le diable l'emporte !

PAÏLAG

Avec ce cheval, il faut aller chasser des lièvres. (*A Balthasar.*) Avez-vous mangé du lièvre ?

BALTHASAR

Non.

PAÏLAG, à Ergath

On dit que la chair en est un peu aigre.

ERGATH

Oui, elle est fade; mais si on l'assaisonne bien, elle est mangeable.

SOUR

Je n'en ai jamais mangé. En avez-vous mangé, monsieur Ergath ?

ERGATH

Non; j'ai mangé quelquefois de la caille.

GUIBAR

Sa chair est excellente.

PAÏLAG

C'est affaire de cuisson.

SOUR

Naturellement, si on la prépare avec soin...

ERGATH, à Balthasar

Ne perdons pas le temps. Que répondrez-vous ? Vous obstinez-vous dans vos exigences ou bien consentirez-vous à terminer cette affaire par une réconciliation ?



GUIBAR

Je n'ai rien contre sa personne; je le tiens pour un homme bon et honnête; toutefois, j'exige que l'affaire soit examinée selon la loi et qu'elle reçoive sa solution.

SOUR

Monsieur Balthasar, lui aussi, est un homme bon; lui aussi, il vous estime. Il semble qu'il y a un malentendu entre vous.

BALTHASAR

Quel malentendu?... j'ai vu de mes propres yeux...

SOUR

Une bévue alors...

PAÏLAG

Je crois qu'on l'asperge un peu de vin lorsqu'elle commence à cuire.

ERGATH

Réconciliez-vous! réconciliez-vous, Monsieur Balthasar!

GUIBAR

C'est impossible.

SOUR

Je vous en prie, sortez un peu et laissez-nous seuls pour tenir conseil. (*Guïbar, Balthasar et Anouïch vont pour sortir.*) Notre commission demande à M. Balthasar de rester tranquille au dehors et de ne pas attaquer à nouveau sa femme. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX

PAÏLAG, ERGATH, SOUR, puis SALOMÉ

PAÏLAG

Allons! ne perdons pas de temps. Tâchons de rattraper la perte que nous avons subie, en nous absentant de nos magasins. Profitons donc de la journée perdue et efforçons-nous de la rendre féconde.

ERGATH

Je suis de votre avis.

SOUR

Vous avez tout à fait raison.

PAÏLAG

Appelons donc Salomé et disons-lui de nous apporter un peu d'excellente eau-de-vie, un peu d'œuf de poisson (1), un morceau de fromage, une portion d'olives, une tranche de pain, un morceau de poisson grillé, un morceau de...

ERGATH

Qu'avons-nous besoin de plus ?

SOUR

Et amusons-nous un peu, n'est-ce pas ?

PAÏLAG

Oui, nous n'avons déjà plus d'autres affaires pour aujourd'hui. Notre séance d'aujourd'hui fut assez riche en résultats.

ERGATH

Depuis que nous sommes élus membres du tribunal, nous n'avions pas eu une pareille séance féconde et régulière.

(1) Ou : « un peu de jambon », suivant l'avis de M. E. Safrastian.

SOUR

Nous avons tenu compte d'abord des requêtes d'Anouïch et de Guibar, et nous avons établi un peu la justice. Il nous reste encore la demande accusatrice de Balthasar, qui est plus importante que les deux autres, et nous pouvons en faire aussi l'objet de nos délibérations, tout en buvant de l'eau-de-vie ; bien que la commission que nous avons élue se soit également occupée, aujourd'hui, de rechercher si Guibar et Anouïch se sont vus vraiment dans cette maison mal famée, et il est inutile de dire que la décision que nous devons prendre dépend du rapport présenté par la commission ; quoique, d'après moi, Balthasar soit simplement un calomniateur.

ERGATH

C'est un vaurien.

PAÏLAG

Enfin, la bonne cause n'est jamais perdue. Je ne démords pas de cet avis.

SOUR

C'est vrai. Le mensonge, l'injustice, l'imposture sont toujours flétris.



PAÏLAG

La main sur la conscience, je puis témoigner que nous accomplissons notre devoir avec probité et que nous avons fait aujourd'hui beaucoup de besogne. Mais, à quoi bon ? Chez nous, celui qui accomplit son devoir et celui qui ne l'accomplit pas jouissent de la même estime.

ERGATH

Si les autres assemblées nationales, conseils, commissions, etc., avaient travaillé comme nous, la nation aurait fait sensiblement de progrès en quelques années ; mais qui reconnaîtra nos services ?...

PAÏLAG

Finissons-en sur ce point et appelons Salomé. (*Agitant la sonnette.*) Salomé ! Salomé ! Salomé ! (*Salomé entre.*) Madame Salomé, tu es une bonne ménagère, peux-tu nous apporter un peu d'eau-de-vie, un morceau d'œuf de poisson, un morceau de fromage, un morceau de...

SALOMÉ

Volontiers, de suite, à l'instant même. (*A part.*) Je vais vite exécuter leurs ordres, afin

de pouvoir être présente au nouveau tour que l'on jouera à notre imbécile. (*Haut.*) A l'instant, de suite... (*Elle s'éloigne.*)

PAÏLAG

Ne t'attarde pas.

SOUR

Voulez-vous que je lise la demande accusatrice de Balthasar ?

THAKOUHI, *de dehors*

Tu es une femme qui mérite la potence.

MARTHA, *de dehors*

Tu ne crains pas Dieu ! tu n'as pas honte !

THAKOUHI, *de dehors*

Menteuse !

PAÏLAG

Qu'est ce bruit ?

MARTHA, *de dehors*

Querelleuse !

BALTHASAR, *de dehors*

Qu'y a-t-il ?... Pourquoi me bousculez-vous ?... Lâchez mon collet !

## SCÈNE X

LES MÊMES, THAKOUHI, MARTHA  
et BALTHASAR

THAKOUHI, *tirant Balthasar par le bras*  
Viens arranger notre affaire.

BALTHASAR

Quelle affaire ?

SOUR

Pourquoi criez-vous, mesdames ? que désirez-vous ?

THAKOUHI

Il a détruit la paix de ma maison ; il y a de quoi crier. Maître Balthasar, tu ne le nieras pas.

MARTHA

Qu'il raconte ce qui est arrivé ; *(se tournant vers Thakouhi)* quel droit as-tu de venir frapper à la porte de ma maison et de proférer contre moi, de la rue, de vilaines paroles ?

THAKOUHI

Je le ferai bien ! C'est ma fille que je risquerai de perdre. Dis donc, maître Balthasar, as-tu l'intention de te marier avec cette femme ?

BALTHASAR

Moi ?

MARTHA

Maître Balthasar, n'était-ce pas toi qui, depuis un an, me promettais de...

BALTHASAR

Moi ?

MARTHA

Toi, toi. Pourquoi le caches-tu ?

BALTHASAR

Ce n'est pas un autre ?

MARTHA

Non, c'est toi.

BALTHASAR

Je n'en ai pas connaissance.

THAKOUHI

Si tu n'en as pas connaissance, alors, fais vite, allons chez nous, puisque ma fille s'évanouit, se meurt, s'en va.



BALTHASAR

Que voulez-vous que cela me fasse ?

THAKOUHI

Qui doit s'en occuper, alors ? Va, persuade-la en lui disant que cette nouvelle est fausse, que tu es ferme dans les promesses que tu lui as faites.

BALTHASAR

Quelles promesses ?

THAKOUHI

Ne fais pas l'ignorant. Tout le monde (1) sait que tu dois épouser ma fille. Fais vite ! Allons !  
(*Le tirant par le bras.*)

PAÏLAG

Quelles révélations !

BALTHASAR

Ta fille que je dois épouser ?

MARTHA, *tirant le bras de Balthasar*

Il est mon futur mari.

(1) Littéralement : « l'Ararat » ou « l'Arménie », dans le sens de « tout le pays », « tout le monde ».

SCÈNE XI

LES MÊMES, GUIBAR, ANOUÏCH,  
SALOMÉ *apportant de l'eau-de-vie*

THAKOUHI

Non, c'est mon futur gendre.

MARTHA

Non, il est mon futur mari.

BALTHASAR

Que sont ces mensonges infernaux ?... laissez-moi. Ce que vous faites là, c'est une ignominie...

SOUR

Maintenant, on comprend pourquoi il calomnie et accuse sa femme innocente.

PAÏLAG

Bravo ! Maître Balthasar, bravo ! bravo !

BALTHASAR

Ne les croyez pas; tout ce qu'elles disent n'est que mensonge; combien ces femmes s'aiment-elles donc?... celui qui protesterait contre l'immoralité de sa femme susciterait contre lui une armée de femmes.

THAKOUHI

Ce sont de vaines paroles... Allons à la maison, sauvons ma jeune fille; amèneras-tu un docteur? que feras-tu? Allons! Hélas, ma fille! (*Pleurant.*) Hélas, ma fille!...

MARTHA

Je ne le laisserai pas aller; je lui ai donné [mon] amour; il est à moi... Dieu le sait, si je le vois aller chez toi... je ne vivrai pas... je mourrai, (*pleurant*) je mourrai de suite...

ANOÛÏCH, *s'évanouissant*

Ah!...

SOUR

Maitre Balthasar, il faut en finir avec ce spectacle.

THAKOUHI, *pleurant*

Allons, mon cher prétendu.

MARTHA, *pleurant*

Ne va pas, mon cher maitre.

PAÏLAG

Contente-les et mets fin à cette infamie; j'ai pris un verre d'eau-de-vie, mais tu me le fais rendre par le nez et par la bouche (1).

BALTHASAR

Ce qu'elles disent est faux.

GUIBAR

Combien de femmes il a trompées!... Extérieurement, il paraissait un brave homme.

ERGATH

Il ne te reste pas d'espoir de te justifier, maitre Balthasar. On n'étouffe pas la justice; ne cherche pas en vain à te justifier; tu es coupable.

MARTHA, *pleurant*

Pourquoi est-il coupable? Est-ce un crime de se marier une deuxième fois?

THAKOUHI, *pleurant*

Ne perdons pas de temps, allöns-nous-en.

(1) C'est-à-dire : Tu m'as gâté tout mon plaisir.



BALTHASAR

Allez au diable, disparaissez de devant mes yeux. (*Il s'enfuit sur la scène; Martha et Thakouhi le poursuivent.*) Une telle farce ne m'était jamais arrivée encore... (*En criant.*) Moi, je ne suis pas à épouser, je n'ai pas le temps de me marier. (*Il s'enfuit de la scène. Martha et Thakouhi s'élancent à sa poursuite.*)

GUIBAR, *bas à Anouïch*

Elles ont très bien joué leur rôle.

ANOUÏCH, *bas à Guibar*

Comme des actrices de premier ordre. (*Balthasar entre sur la scène en courant, puis Martha et Thakouhi.*)

BALTHASAR

Délivrez-moi de la main de ces femmes; elles vont me tuer.

SOUR

Mesdames, vous avez dépassé les bornes; présentez, conformément à la loi, votre cas au conseil, qui examinera avec justice et étudiera votre affaire.

THAKOUHI

Très bien. Vous savez déjà combien c'est grave de tromper une jeune fille sans expérience.

MARTHA

Ils savent sans doute mieux que nous combien il est honteux de tourner la tête à une femme de mon âge.

BALTHASAR

Oh! tourner la tête...

ANOUÏCH

Je souffre infiniment d'être témoin d'une scène qui a consumé la moitié de ma vie.

PAÏLAG

Rassurez-vous, madame, tout passe et s'oublie.

ANOUÏCH

Pour une femme de sentiment et d'honneur, il est très amer de voir les infamies de son mari. (*Elle court embrasser Balthasar.*) Je te pardonne. (*Elle s'essuie les yeux.*)

SOUR

C'est amer, surtout pour une Anouïch (1).

BALTHASAR

Mais moi, je ne te pardonne pas, à toi qui es la seule cause de toutes ces machinations.

PAÏLAG, *se levant*

Vous tous, asseyez-vous; j'ai conçu une bonne idée. Il y a déjà longtemps que la séance est levée...

THAKOUHI

Mais mon affaire...

MARTHA

Et la mienne, donc ?...

PAÏLAG

Présentez-nous vos demandes par écrit, et soyez sûres qu'elles seront examinées avec impartialité.

THAKOUHL

Alors, vous donnez votre parole ?

ERGATH

Oui.

(1) Anouïch signifie : douce.

MARTHA

Nous [vous] remercions.

GUIBAR

Et ma demande ?

PAÏLAG

Vous pouvez la considérer comme terminée; il est évident que l'avis de mes confrères vous est favorable. Maintenant, la séance est levée...

GUIBAR

Permettez-moi alors de [vous] témoigner ma reconnaissance et ma gratitude pour la probité avec laquelle l'honorable commission s'est comportée, a examiné la question dans ses détails et a dévoilé la justice.

ANOUÏCH

Je ne puis pas trouver de mot pour exprimer mes sentiments de reconnaissance pour cette sincérité et cette impartialité qui ont guidé votre honorable commission, qui a su mettre au jour l'innocence d'une faible créature. Jusqu'à mon dernier souffle, je vous resterai reconnaissante.



PAÏLAG

Nous vous remercions pour les sentiments que vous venez d'exprimer et nous promettons de procéder avec le même esprit jusqu'à la fin du procès.

BALTHASAR

Et ma requête, qu'est-elle devenue ?

SOUR

Votre requête sera pour la prochaine séance.

PAÏLAG

Vous ne m'avez pas laissé accoucher de l'idée que j'avais conçue : puisqu'il y a ici quatre hommes et quatre femmes, il n'y a pas de raison, je pense, pour ne pas danser. Qu'en dites-vous ?

ERGATH

Excellente idée.

SOUR

Idée exquise.

PAÏLAG

Il ne faut pas oublier toutefois que cette danse n'aura pas un caractère officiel.

ERGATH

Naturellement.

ANOÛCH

Ce serait une grande impolitesse de notre part de repousser cette proposition de votre honorable commission. Je pense que ces dames aussi voudront bien accepter votre invitation.

SOUR

Alors je fais appel aux sentiments patriotiques des pieds de ces dames et je les prie d'accepter notre invitation.

ERGATH

Qui dirigera la danse ?

BALTHASAR, *à part*

Avoir une affaire et la confier à ces gens-là !

SOUR

Maitre Balthasar est de trop ; il pourra être spectateur, s'il le désire.

BALTHASAR

Je ne veux être ni spectateur, ni même danseur ; je veux que mon affaire soit examinée et que ma femme soit punie.

## SOUR

M. Ergath, qui est un bon danseur, dirigera la danse.

*La danse commence et se termine au bout de dix minutes. Pendant la danse, Balthasar se promène sur la scène. Guibar lui marche avec intention sur le pied, se heurte à lui et lui demande pardon.*

BALTHASAR, *s'interrompant de temps en temps pendant la danse.*

Qui aurait pu croire que de pareilles calomnies seraient portées contre moi?... Que maudit soit le jour où j'ai épousé cette femme diabolique ! A quoi bon m'être marié?... Que signifie : se marier?... Nous sommes entrés dans le monde... nous y sommes entrés de telle sorte qu'il nous est impossible d'en sortir... le voilà bien, ce monde... il est impossible... cohabiter avec cette femme, ce n'est pas possible. Si je ne puis pas prouver... Mais non, je le prouverai. Si je ne puis pas, je changerai de religion : je deviendrai romain ou protestant. Que pourrais-je faire autre ? Ou bien, je laisse tout et je m'enfuis de la ville. Ah ! les femmes ! Ah ! j'en suis complètement dégoûté...

J'en ai peur... lorsque je vois une femme, je commence à trembler... je les redoute... et cette vipère qui dit que j'ai donné ma parole à sa fille... et l'autre... la ridée... la décrépitude... elle a 50 ans et je l'aurais débauchée... et notre dame Salomé... tout cela, ce sont les machinations de Guibar... cela ne fait rien... Celui qui a une femme doit être patient... il ne faut pas désespérer. Sans doute, je prouverai qu'il ne faut pas tendre l'oreille aux paroles de ces femmes, qu'elles sont calomniatrices, qu'elles sont faites pour alléger et masquer la faute d'Anouïch. D'après leur idée, ils vont soi-disant trouver les circonstances atténuantes du délit... Qu'ils fassent ce qu'ils voudront ! Si la justice n'est pas supprimée de ce monde, mon innocence sera sûrement démontrée. Ce maudit bal n'est pas encore terminé pour que je puisse dire quelques mots à ces gens-ci...

*Le bal se termine, et les danseurs, bras dessus, bras dessous, commencent à se promener.*

THAKOUHI à Ergath.

Je ne puis pas rester davantage ; j'ai accepté la danse pour vous faire plaisir ; je vous prie



de me laisser aller calmer le trouble de ma fille.

ERGATH

Vous pouvez aller ; j'offre, quant à moi, le bras à maître Balthasar (1). (*Il commence à se promener bras dessus, bras dessous, avec Balthasar.*)

BALTHASAR

Patience, il n'y a pas d'autre moyen.

THAKOUHI

Messieurs, voici, je m'en vais confiante en vos sentiments patriotiques et espérant que vous défendrez la cause d'une pauvre jeune fille.

SOUR

Soyez tranquille. (*Thakouhi s'éloigne.*)

PAÏLAG

Je propose une coupe à la santé de madame Anouïch. (*Tous boivent, excepté Balthasar.*)

ERGATH

Vous, maître Balthasar, pourquoi ne buvez-vous pas ? la politesse exige...

(1) Ou : je me propose de prendre le bras de maître Balthasar.

SOUR

Non seulement elle exige, mais elle ordonne...

ERGATH

De ne pas refuser la coupe qu'on lève à la santé de votre femme, surtout d'une femme pareille, grâce à laquelle vous avez pu trouver accès dans la haute société...

SALOMÉ

... Apprendre à parler...

ERGATH

D'une femme qui a augmenté votre gloire et votre réputation...

SALOMÉ

... Qui [vous] a appris à danser.

ERGATH

D'une femme qui, par son éducation et son instruction, vous a rendu heureux.

SALOMÉ

... Qui [vous] a appris à vous habiller.

ERGATH

D'une femme qui, repoussant tous ces plaisirs et distractions que lui offraient en abondance sa beauté, sa jeunesse, ses charmes, s'est contentée de ces chagrins que vous lui avez causés et que vous lui causez encore.

SALOMÉ

Blanche comme neige...

ERGATH

D'une femme qui...

SALOMÉ

Qui vous a habillé de chemises blanches comme la neige.

ERGATH

D'une femme enfin qui est un trésor inestimable pour vous; donc, je t'invite à boire à sa santé.

BALTHASAR

Merci pour les services qu'elle m'a rendus, et je souhaite que votre femme aussi vous rende de pareils services, mais je ne puis pas boire de vin. (*A part.*) Des services...

SOUR

La loi de bienséance exigeait que vous buviez; par votre conduite, vous confirmez l'innocence de votre femme.

PAÏLAG

Je bois à la santé des présents.

ERGATH

Je bois à la santé des absents.

ANOUÏCH

Je lève ma coupe aux longs jours des membres de l'honorable commission. (*Ils boivent.*)

GUIBAR

Allons, buvons aux longs jours des très honorables membres de la commission. (*Ils boivent.*)

SOUR

C'est l'heure de partir.

PAÏLAG

Oui, partons.

SOUR, à *Balthasar*

Tant que vous n'aurez pas présenté un



garant, vous ne pourrez pas rester dans cette maison.

ERGATH

Et vous devez en sortir dès l'instant.

BALTHASAR

Pourquoi? N'est-ce pas ma maison? Qui donc a le droit de s'en mêler?

SOUR

Je ne pense pas que vous nous obligerez à recourir aux grands moyens.

ANOÛICH

Je renonce à ma demande et je tâcherai de trouver un moyen pour me défendre contre ses attaques.

SOUR

Très bien. Nous partons.

---

SCÈNE XII

BALTHASAR, ANOÛICH, MARTHA  
SALOMÉ

---

MARTHA, *riant*.

Ha! Ha! Ha!...

BALTHASAR

Pourquoi ris-tu?

SALOMÉ

Ha! Ha! Ha!...

ANOÛICH, *riant*

Ha! Ha! Ha! Pourquoi riez-vous?

BALTHASAR

Impertinentes! (*Toutes trois rient en même temps.*)  
Effrontées! insolentes!... Ouh!...

SALOMÉ

Est-ce facile de calomnier une femme et de la couvrir de ridicule devant le monde? Va baiser la main de ta femme, réconcilie-toi

avec elle, sinon tu auras encore bien à souffrir. Celui qui désire abandonner sa femme doit s'attendre à beaucoup de tours. *(Elle s'éloigne.)*

MARTHA

Portez-vous bien, maître Balthasar, au revoir. *(Elle sort.)*

BALTHASAR

A l'enfer!

ANOÛÏCH

Je demande au ciel cette grâce pour toi et je prie qu'il t'accorde l'intelligence de te recueillir et de comprendre que la voie dans laquelle tu t'es engagé est sans issue, que ta femme est innocente, et que c'est une maladie de cerveau qui te fait imaginer que j'aime Guibar.

BALTHASAR

Je n'ai pas de maladie du cerveau.

ANOÛÏCH

Les faits prouvent le contraire. *(Elle sort.)*

---

SCÈNE XIII

BALTHASAR, puis OKSEN

---

BALTHASAR

Excellents, excellents, excellents membres, excellente commission... cheval... lièvre... caille... vin blanc... pommes... vin rouge... pêche... vin... eau-de-vie... œuf de poisson... danse... sauterie... ce ne fut qu'un bal... et ce sont de pareils hommes qui doivent examiner mon affaire et prendre une mesure... il n'est pas possible de ne pas désespérer, mais désespérer n'est pas non plus possible... ils croient à toutes les diableries, à tous les tours et ils pensent que la justice s'est fait jour. Quelle sorte de justice est-ce là ?.. Cela n'entre pas dans mon cerveau..

OKSEN

Quelle nouvelle ?

BALTHASAR

Une bonne nouvelle.



OKSEN

Les affaires sont favorables, n'est-ce pas ?

BALTHASAR

Elles sont favorables.

OKSEN

Qu'as-tu saisi de la marche des affaires ?

BALTHASAR

J'ai compris de la marche des affaires que nous ne pourrons pas sortir victorieux avec cette femme.

OKSEN

Pourquoi ? N'as-tu pas pu prouver que ta femme a été trouvée infidèle dans son devoir, que...

BALTHASAR

Son infidélité est prouvée, en conséquence et naturellement, etc., etc...

OKSEN

Alors.

BALTHASAR

Danser, sauter, boire de l'eau-de-vie...

OKSEN

Je ne comprends pas. N'as-tu pas laissé échapper, de ta bouche, un mot mal à propos ?

BALTHASAR

Ils ne m'ont déjà pas laissé parler pour que j'aie laissé échapper un mot mal à propos.

OKSEN

As-tu offensé leur dignité ?

BALTHASAR

Non.

OKSEN

Ne t'es-tu pas conformé à mes instructions ?

BALTHASAR

Je m'y suis conformé.

OKSEN

Alors ne te fais pas de souci ; il est impossible que nous perdions ce procès. La sous-commission a examiné aujourd'hui l'autre question et je crois qu'elle nous est favorable. D'après ce que j'ai appris, elle va aviser [le conseil du Tribunal] que Guibar s'est trouvé avec Anouïch dans cette maison mal famée.

BALTHASAR

Est-ce vrai ?

OKSEN

J'attends des nouvelles d'une minute à l'autre.

BALTHASAR

Il me semble que mon cœur s'épanouit (1) un peu. Ah ! vous auriez dû être ici et voir ce qui s'est passé...

OKSEN

Quoi ?

BALTHASAR

Je vous le raconterai après. Je vous dirai simplement ceci : que je commence à avoir peur des femmes... rien qu'à voir une femme, il me semble qu'on me verse de l'eau froide sur la tête...

OKSEN

Patience et persévérance... Ce n'est pas très facile de gagner de pareils procès.

(1) Ou : se soulage.

SCÈNE XIV

LES MÊMES et SOUR

SOUR

Au nom de la commission, j'ai l'honneur de vous annoncer que demain nous nous trouverons ici pour donner une solution définitive à votre affaire, qui a pris un autre aspect.

BALTHASAR

Quel aspect a-t-elle pris ?

SOUR

Elle a changé l'aspect qu'elle avait jusqu'à présent ; je ne puis pas en dire davantage. Soyez sûrs que nous défendrons la justice.

BALTHASAR

Merci.

SOUR

Cette décision de la commission a aussi été communiquée à votre femme, décision que nous avons prise dans la rue sur la conclusion



du rapport de la sous-commission. Le temps nous a manqué pour vous l'annoncer par écrit. Vous savez donc maintenant officiellement que demain nous nous réunirons ici.

BALTHASAR

Vous serez le bienvenu, mille fois le bienvenu.

---

SCÈNE XV

BALTHASAR, OKSEN

BALTHASAR

La justice, maintenant, est manifeste.

OKSEN

D'après nos conventions, vous devez donc me payer aujourd'hui encore cinquante livres, attendu que le jugement sera prononcé demain.

BALTHASAR

Il s'en est fallu d'un cheveu qu'ils ne m'aient condamné.

OKSEN

Je suis content que les affaires marchent bien. Pouvez-vous me faire le second versement de cinquante livres ?...

BALTHASAR

Il ne faut pas tant se presser. Allons un peu nous divertir.

OKSEN

Allons, non pas nous divertir, mais nous entendre sur la conduite à tenir demain ; mais, cette question des cinquante livres...

---

SCÈNE XVI

LES MÊMES et SALOMÉ

SALOMÉ

Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, c'est inutile : madame Anouïch est innocente. Avez-vous compris, bourreaux ?

BALTHASAR

Tais-toi, torchon !

SALOMÉ

Si tu as beaucoup d'argent, donne-le à cet homme.

BALTHASAR

Je donnerai tout mon argent à cet homme.

OKSEN

J'exige une réparation.

BALTHASAR

Ne prête pas l'oreille à ses paroles, elle est folle.

OKSEN

Je vous en prie, ces cinquante livres.

BALTHASAR

Vous ne me laissez pas respirer librement; je vous donnerai bien ces cinquante livres.

OKSEN

Merci. Vous aussi, certainement, vous devez m'être reconnaissant d'avoir gagné le procès.

SALOMÉ

C'est nous qui avons gagné le procès.

BALTHASAR

Puis-je être sûr que nous l'avons gagné ?

OKSEN

Oui. Veuillez, je vous prie... ces cinquante livres.

SALOMÉ

Que je regrette ces livres!... ils ont trouvé un sot, et le traient comme une vache à lait !

OKSEN

Vous ne me répondez pas au sujet de ces cinquante livres.

BALTHASAR

Que répondrai-je ?

OKSEN

Si tu ne me donnes pas cette somme maintenant, je ferai acquitter ta femme, et je te ferai condamner.

BALTHASAR

Viens, je te la donne, mon cher ami.

SALOMÉ

Donne-lui ta bourse et tout sera fini.

FIN DU DEUXIÈME ACTE





### ACTE III

---

#### SCÈNE I

GUIBAR, BALTHASAR

---

GUIBAR

Je ne puis pas exprimer mon regret et mon étonnement pour la réception froide que vous me faites depuis quelque temps. Je suis incapable de m'expliquer votre attitude glaciale et je demande toujours à ma conscience si j'ai commis une faute qui serait de nature à faire refroidir l'amitié de maître Balthasar ; mais elle me répond par la négative.

BALTHASAR

Ta conscience est plus éhontée que toi, et tu es plus insolent que ta conscience.

GUIBAR

Dis-moi, je t'en supplie, quelles raisons t'obligent à employer un langage indécent à l'égard d'un ami intime qui a toujours tâché de consolider les liens de l'amitié qu'il a éprouvés pour toi...

BALTHASAR

Consolider... consolider les liens... Ah ! impertinent ! Dis plutôt : les rompre, les détacher... traître !

GUIBAR

Vous vous trompez beaucoup, si vous croyez encore que je suis l'auteur du délit imaginaire. Vous ne pensez jamais que la vérité éclatera et qu'elle vous laissera honteux.

BALTHASAR

Oui ; certainement, elle éclatera !

GUIBAR

Et vous serez convaincu que Guibar est innocent.

BALTHASAR

Et le public saura qu'il n'y a pas au monde un homme aussi coupable que Guibar.

GUIBAR

A votre avis, je suis un homme qui mérite l'échafaud, n'est-ce pas ?

BALTHASAR

Tu es une bête qui mérite d'être jetée vivante dans le feu.

GUIBAR

Je regrette que vous pensiez comme les gens d'autrefois et que vos opinions ne correspondent pas à l'esprit éclairé de notre siècle. Maître Balthasar, même si j'étais l'amant de ta femme, je ne serais pas obligé de supporter votre langage, qui blesse mon amour-propre. Supposons que j'aie aimé ta femme : qu'ai-je fait pour que tu choques ma personnalité ? Vous devriez savoir que l'esprit du siècle condamne le fait de blesser la personnalité. Moi, je vous estime jusqu'aujourd'hui, et je désire même que notre amitié reste intacte.



BALTHASAR

Tu détruis mon foyer et tu m'estimes encore!

GUIBAR

Qui dit que je détruis votre foyer? En supposant que j'aime votre femme, je ne fais que défendre un principe; mais ce principe contraire les vôtres. Cela ne fait rien que les principes se disputent.

BALTHASAR

Les principes?

GUIBAR

Oui, maître Balthasar, il faut, il est indispensable de suivre le courant du progrès du siècle, si nous voulons vivre tranquilles. Le XIX<sup>e</sup> siècle ne condamne pas à être jeté vivant dans les flammes ce jeune homme qui est destiné par la Nature à aimer la femme de son ami intime. La civilisation du siècle recherche les causes pour lesquelles le jeune homme est obligé d'aimer la femme de son ami...

BALTHASAR

Garde ces belles paroles pour les réciter devant le conseil du tribunal, vilain!... Tu

séduis ma femme, tu me rends ridicule aux yeux du monde, tu ruines ma famille et tu dis, sans avoir honte, que tu défends un principe!..

GUIBAR

Oui, je te donne ces preuves, parce que j'ai pitié de toi et pour te persuader de renoncer à ce procès où il n'y a pour toi aucune chance de succès... Au revoir!

SCÈNE II

BALTHASAR, puis OKSEN

BALTHASAR

Tu vas apprendre à défendre les principes!... Je n'ai jamais vu ni entendu tant d'effronteries... Si je commettais une pareille faute, — Dieu m'en préserve, — j'aurais honte de sortir dans la rue. Ces jeunes gens d'aujourd'hui n'accordent pas beaucoup d'importance à la honte... ils commettent aussi des vols et ils

entrent dans la société plus libres, plus joyeux, plus gais que ceux qui font de bonnes actions... l'esprit du siècle l'exigerait ainsi, donc...

OKSEN

Où en sont les affaires?

BALTHASAR

Comme vous le savez, les membres de la commission doivent venir examiner l'affaire et en informer le conseil du tribunal où nous nous présenterons pour y être jugés.

OKSEN

Très bien. Quoique nous ayons gagné le procès, il ne faut pas nous enorgueillir et tenir un langage hautain envers les membres de la commission. Il faut les cajoler, les supplier avec des explications calmes et douces. Il faut surtout, dorénavant, s'adresser à leur cœur et non à leur raison. Ceux qui s'adressent au cœur ne s'en retournent pas les mains vides. Donc, il ne faut plus plaider, il suffit de supplier. Aussi, quand ils se présenteront ici, vous allez immédiatement vous mettre à genoux devant eux et leur dire, d'une voix suppliante,

gémissante et sanglotante, en criant lamentablement : « Messieurs, je fais appel à votre pitié, à votre conscience, à votre cœur, à vos sentiments de justice, et, je vous en supplie, épargnez l'honneur de ma famille, épargnez ma vie, faites justice, Messieurs, mes frères, ayez pitié,... ayez pitié,... ayez pitié!... »

BALTHASAR

Oui, oui ! comme ça ce sera tout à fait bien. Tu as bien pensé. Il est toujours bon de supplier...

OKSEN

Essaie donc, nous allons voir comment tu ferais...

BALTHASAR

Messieurs!...

OKSEN

Ne le fais pas en te fâchant, mais ainsi... messieurs... ainsi... messieurs... comme pour les supplier... regarde... messieurs... comme si tu voulais leur demander l'aumône... messieurs...

BALTHASAR

Messieurs...



OKSEN

Ne donne pas une voix si lourde ! Prends un ton plus léger, plus aimable ; ainsi... messieurs...

BALTHASAR

Messieurs...

OKSEN

Bravo !

BALTHASAR

Je fais appel...

OKSEN

En allongeant sur les dernières syllabes « je fais », prononce immédiatement « appel » ; ne les sépare pas trop l'un de l'autre, pour qu'ils ne perdent pas de leur effet.

BALTHASAR

Je fais... ais... ais appel...

OKSEN

Lève les bras !

BALTHASAR, *les bras levés.*

Je fais appel à votre pitié...

OKSEN

Arrête-toi !... un peu plus haut !

BALTHASAR

A votre conscience...

OKSEN

Ne te presse pas !... un demi-ton plus haut !

BALTHASAR

A votre pitié...

OKSEN

Respire ! un quart de ton plus haut !

BALTHASAR

A votre cœur...

OKSEN

Bien... plus haut !

BALTHASAR

A vos sentiments de justice...

OKSEN

A genoux ! les bras levés !

BALTHASAR, *agenouillé et les bras en l'air.*

Je vous en supplie...

OKSEN

Ecarte un peu tes narines !

BALTHASAR

Épargnez l'honneur...

OKSEN

Épargnez l'honneur de ma famille...

BALTHASAR

Épargnez l'honneur de ma famille...

OKSEN

Ta bouche doit rester à demi ouverte, même lorsque tu ne dis rien ; tes narines doivent de plus en plus se dilater.

BALTHASAR

Épargnez...

OKSEN

Cela suffit.

BALTHASAR

... ez ma vie...

OKSEN

Tu dois t'approcher peu à peu des membres du Conseil, comme si une force invisible te poussait...

BALTHASAR

Et faites justice, messieurs...

OKSEN

C'est bien...

BALTHASAR

Mes frères !...

OKSEN

Il faut se prosterner.

BALTHASAR

Ayez pitié...

OKSEN

La tête dans les mains !

BALTHASAR

Ayez pitié...

OKSEN

Pleure un peu !...

BALTHASAR

Hi !... hi !... hi !... ayez pitié... hi !... hi !...  
hi !...

OKSEN

Vous avez très bien fait !

BALTHASAR

Je m'exercerai seul encore quelques fois...  
mais on se fatigue...



OKSEN

C'est que, pour obtenir la pitié, les formalités à accomplir sont un peu difficiles; nombre d'avocats, qui n'y accordent pas d'importance, perdent leur procès.

BALTHASAR

Je vous remercie de ce que vous m'avez appris. En accomplissant ces formalités-là, nous gagnerons sûrement le procès, n'est-ce pas ?

OKSEN

Oui.

BALTHASAR

Cette femme éhontée connaît-elle aussi ces manières-là ?

OKSEN

Je ne le crois pas... cependant, fais ton possible pour qu'elle ne procède pas ainsi.

BALTHASAR

C'est bien aussi mon avis.

OKSEN

Je te laisse seul, maître Balthasar, et je suis sûr qu'à mon retour, je recevrai des nou-

velles favorables et le troisième versement de cinquante livres.

SCÈNE III

BALTHASAR

C'est un homme bon, juste, mais tous ses discours se terminent par cinquante livres. Je vais payer cette somme, le cœur bien content. Il suffit que je me sauve des mains de cette femme, que je défende mon honneur et que je ne sois pas couvert de ridicule devant mes amis. Apprenons donc encore une fois notre leçon. (*Il s'agenouille.*) Messieurs... non !... messieurs... je fais appel à votre pitié (*les bras levés*), à votre conscience... (*Sour, Pailag et Ergath apparaissent à la porte*) à votre cœur, à vos sentiments de justice et, je vous en supplie, épargnez l'honneur de ma famille, épargnez...

## SCÈNE IV

BALTHASAR, SOUR, PAÏLAG, ERGATH

SOUR

Maitre Balthasar !

BALTHASAR, *ne l'entendant pas*

... Ma vie et faites justice, messieurs...

PAÏLAG

Balthasar !

BALTHASAR

Vous êtes venus, vous êtes ici... quand êtes-vous venus ? Je ne vous ai pas entendus. Excusez-moi. Veuillez vous asseoir sur vos chaises.  
(*Ils s'assoient.*)

SOUR

Votre affaire...

BALTHASAR, *selon les conseils d'Oksen*

Messieurs, je fais appel à votre pitié, à votre conscience, à votre cœur, à vos sentiments de justice et, je vous en supplie, épargnez l'honneur de ma famille, épargnez ma vie et faites

justice, messieurs, mes frères. Ayez pitié ! ayez pitié !...

SOUR

Calme-toi, maitre Balthasar, la justice s'est fait jour. Notre conseil prendra toutes les mesures pour donner satisfaction à votre honneur et contenter vos justes ressentiments. Votre femme est déjà emprisonnée à la mairie...

BALTHASAR

Grand merci ! Ma maison est ruinée !...

PAÏLAG

Bien qu'il y ait quelques circonstances atténuantes du délit...

BALTHASAR

Je vous en supplie. Ces « quelques », il n'en faut pas.

ERGATH

Parce que vous avez voulu tromper une femme et une jeune fille...

BALTHASAR

C'est faux !



PAÏLAG

Toutefois, notre conseil va s'occuper d'abord de l'affaire de votre séparation d'avec votre femme, puis il prendra en main l'autre affaire.

BALTHASAR

L'autre affaire est un mensonge !

SOUR

Votre témoignage n'est pas suffisant.

ERGATH

Lisez donc notre rapport.

SOUR

Ce fut un excellent rapport.

PAÏLAG

Il rejette tous les torts sur la femme.

SOUR

Quoique nous n'ayons pas le droit de vous lire le rapport adressé au Conseil-tribunal, cependant, pour vous montrer avec quelle impartialité et quelle justice notre commission a examiné l'affaire, nous vous lisons la conclusion. (*Il lit.*) Or, attendu qu'entre maître

Balthasar et sa femme a surgi une discorde pour de certaines raisons dont notre commission passe sous silence la révélation ; attendu que, par suite de cette discorde, il n'y a pas d'accord possible entre maître Balthasar et sa femme, [notre commission] a décidé leur séparation sous les conditions suivantes : Maître Balthasar ne mettra plus les pieds dans sa maison...

BALTHASAR, *qui était agenouillé, se redresse*

Que dites-vous?...

SOUR, *continuant*

Et [la commission] mettra la maison entièrement à la disposition de sa femme. Maître Balthasar devra payer 30 livres par mois à son épouse, pour qu'elle puisse se procurer sa subsistance et vivre honnêtement.

BALTHASAR

Vous me rendez donc cette femme!...

SOUR, *continuant*

Et il devra assurer ce versement par une honnête garantie ; au cas où la femme voudra

reprendre son mari, maître Balthasar n'aura pas le droit d'y mettre aucune opposition.

ERGATH

N'approuvez-vous pas cette conclusion?

BALTHASAR

Peut-on l'approuver?... C'est à moi que vous infligez le châtement...

PAÏLAG

Voudriez-vous que nous fassions mourir de faim cette femme?

BALTHASAR

Non, mais...

SOUR

Si, un jour, votre femme venait vous baiser la main et vous demander pardon, ne la reprendriez-vous pas?

BALTHASAR

Certes, je ne la reprendrais pas! Que le diable contemple son visage (1)!

SOUR

Vous exigez donc l'impossible... Maître Balthasar! Maître Balthasar, regarde-moi; tu n'es

(1) C'est-à-dire : qu'elle aille au diable!

pas un enfant et tu dois te persuader que tu ne peux pas te séparer pour toujours de ta femme; à vous deux, vous ne formez qu'un seul corps.

BALTHASAR

Mais Guibar...

SOUR

Il n'y est pas officiellement. La nation n'admet comme formant un corps que toi et ta femme. Nous sommes incapables de séparer à jamais ce corps.

PAÏLAG

Par conséquent, vous devriez accepter avec reconnaissance et de bonne grâce l'arrangement de notre commission.

BALTHASAR

Donc, jusqu'à ma mort, je ne pourrai pas m'affranchir de cette calamité.

SOUR

C'est-à-dire de votre femme.

BALTHASAR

Ah! combien j'aurais préféré que ma jambe fût cassée ce soir et que je ne fusse pas allé



au théâtre! A quoi bon d'aller au théâtre?... il ne me manquait que le théâtre!... Assieds-toi dans ta maison... lis ton « Narek (1) », pauvre mortel!...

PAÏLAG

Pourquoi n'y pensais-tu pas alors (2)?

ERGATH

Pourquoi n'as-tu pas pris une femme de ta condition?

BALTHASAR

Quelle faute énorme était donc le mariage?... Quoi qu'il advienne, je ne saurais accepter votre conclusion!

SOUR

Nous te forcerons à l'accepter.

ERGATH

Si c'est nécessaire, nous te mettrons même en prison.

PAÏLAG

Nous ne pouvons pas aller à l'encontre des traditions de nos ancêtres. Tu es son mari

(1) Livre de prières.

(2) Ou bien : où était ton cerveau à cette époque?

légitime; vous ne pourrez vous séparer que pour quelque temps seulement.

SOUR

Allons-nous-en donc. Nous n'avons plus rien à faire ici. C'est le conseil-tribunal qui doit communiquer sa sentence et en exiger l'application.

SCÈNE V

LES MÊMES et ANOUÏCH

ANOUÏCH. (*Elle a le visage plus pâle que d'habitude, les sourcils plus noirs et plus épais, elle porte de faux cheveux; elle parle comme s'il lui manquait deux dents de devant.*)

Attendez, messieurs, une innocente victime va être immolée à ma place... C'est moi qui étais sortie avec Guïbar de cette maison, et non la femme de maître Balthasar.

SOUR

C'était vous?

ANOUÏCH

Moi-même!

PAÏLAG

Regardez comme elle ressemble à Anouïch ; elle est un peu plus pâle et ses sourcils sont plus noirs et plus épais.

ERGATH

C'est vrai. On les aurait crues jumelles. La voix de celle-ci est rude, et elle balbutie...

BALTHASAR

Non, non, ce n'était pas elle... C'était ma femme.

SOUR

La vérité s'est enfin manifestée.

ERGATH

C'est bien que nous n'ayons pas délivré le rapport!

ANOUÏCH

Je vous en prie, épargnez l'honneur de cette femme, délivrez-la de cet insensé, de ce sauvage.

BALTHASAR

Quelles sont donc ces paroles ?

ANOUÏCH

Je te connais aussi bien que ta fidélité conjugale.

ERGATH

Maître Balthasar, que dit-elle ?

BALTHASAR

N'y ajoutez pas foi, c'est un mensonge.

ANOUÏCH

Lui, il me connaît très bien.

BALTHASAR

C'est la première fois que je la vois.

ANOUÏCH

Cependant, je puis affirmer que c'est toi qui m'as détournée; c'est toi qui es la cause de mon malheur, homme cruel!... Tu veux apparaître pieux et simple; tu ne saurais me duper aussi. Découvrez, messieurs, son bras droit et vous y trouverez un signe rouge. (*On le découvre et on trouve le signe rouge.*)

SOUR

Je déchire ce rapport.

ERGATH

Quel imposteur il était !



ANOÛICH

Ah, ayez pitié de la pauvre femme, de cette femme vertueuse !

PAÏLAG

Allons-nous-en, mon ami, partons. Et toi, criminel, sois prêt pour aller en prison...

ERGATH

Il vous en coûtera cher de plaisanter ainsi avec l'autorité nationale. Maintenant, tout est dévoilé.

BALTHASAR

Vous ne me laissez pas parler... Ce sont autant de machinations, de fourberies et de ruses. Je ne connais pas une femme de cette figure... Ce sont des tours préparés par ma femme.

SOUR

Tais-toi, misérable, tais-toi !

PAÏLAG

Tais-toi et marche ! tu dois venir avec nous afin que nous te livrions aux autorités.

BALTHASAR

Mais, comment saurai-je que ce n'est pas ma propre femme... Attendez... ça... laissez-moi démont...

SOUR

Tu oses encore... ta femme est à la mairie... Allons-y.

ERGATH

Nous ne voulons pas de paroles inutiles ! Marchez !

BALTHASAR

Non !

PAÏLAG

Nous t'emmènerons de force, si tu ne viens pas de plein gré !

BALTHASAR

Vous ne me laissez pas parler...

ANOÛICH

Ah ! tu veux encore parler ! sans doute pour inventer de nouvelles calomnies, pour déshonorer une femme qui, par sa conduite irréprochable, peut être un modèle du beau sexe. Oh ! honorables Messieurs, ne laissez pas parler cet homme !...

PAÏLAG

Maître Balthasar, ne cherche pas, en vain, à te justifier. Tout est évident, et la justice a montré son visage radieux!

BALTHASAR

Quel besoin avais-je d'aller au théâtre?...

ANOÛCH

Si un jeune homme, honnête et de cœur généreux, ne m'avait promis de m'aider et de me diriger, je me serais perdue dans la voie où [Balthasar] m'a conduite par ses ruses et ses fourberies. Oui, j'ai le grand espoir que ce malheur se changera en bonheur en peu de temps, car Guibar m'a donné sa parole de m'épouser; je suis sûre de sa sincérité; je sais très bien qu'il n'aime que moi; en conséquence, j'insiste [pour affirmer] qu'il n'a jamais eu de relations d'amour avec M<sup>me</sup> Anouïch.

SOUR

Ne vous émotionnez pas, mademoiselle, je vous en prie. Notre commission s'est bien rendu compte de la conduite de maître Bal-

thasar et elle a décidé de lui infliger la sanction méritée.

BALTHASAR

Si je ne deviens pas fou maintenant, je ne le serai jamais.

ANOÛCH

Ah! comme il me serait pénible d'être dupée une seconde fois, et si je savais que Guibar m'a trompée, qu'il a donné son cœur à une autre, oh, alors, avec un revolver, il ne me resterait plus qu'à...

PAÏLAG

Calme-toi, mademoiselle, calme-toi!

SCÈNE VI

LES MÊMES et GUIBAR

ERGATH

Voilà, Guibar est arrivé.



ANOÛCH

Dites-moi, je vous prie, s'il est vrai que vous me trompez.

GUIBAR

Qu'est-ce que c'est que cette question ?

ANOÛCH

Que vous aimez M<sup>me</sup> Anouïch.

GUIBAR

Serait-il possible que je sois séparé de vous et que je viole mes promesses ? Oh ! je vous en supplie, ne me posez plus jamais de pareilles questions, si vous ne voulez pas blesser mon cœur. Vous êtes mon seul bonheur, vous êtes mon espoir, vous êtes ma vie, vous êtes mon âme. Comment pourrais-je vous abandonner ?  
(Il embrasse Anouïch.)

BALTHASAR, *en colère*

Quel genre de commission êtes-vous ?...

GUIBAR

Tout est prêt pour célébrer dans quelques jours notre mariage et pour faire taire les

mauvaises langues. Mais, quelle nécessité vous a obligée à venir ici ?

ANOÛCH

Le besoin de protéger une femme innocente, la nécessité de défendre M<sup>me</sup> Anouïch, dont maître Balthasar vous croit l'amant.

GUIBAR

Maintenant je comprends... maintenant je me souviens pourquoi maître Balthasar avait cette fausse opinion... je crois qu'il vous a trouvée ressemblante à M<sup>me</sup> Anouïch.

ANOÛCH

Non seulement il m'a prise pour M<sup>me</sup> Anouïch, mais il affirme que je la suis.

SOUR

Qui donc accorde de l'importance à son affirmation ?

GUIBAR

Ainsi, vous êtes devenue Anouïch ?... Pauvre homme !

BALTHASAR

C'est toi qui es un pauvre homme !

GUIBAR, à Sour

Je crois que le cerveau de cet homme est malade et vous ferez un acte méritoire de le mettre à Sauveur, pour le confier aux soins des médecins.

BALTHASAR

Je ne suis pas fou !

ERGATH

Moi aussi, je commence à croire un peu que cet homme a une petite maladie du cerveau.

PAÏLAG

Il faut donc par une lettre de deux lignes l'envoyer à Sauveur ! Hélas ! le pauvre homme !

BALTHASAR

Etes-vous fous ? Qu'est-ce que vous avez donc ?

SOUR

Sortons un peu, maître Balthasar.

BALTHASAR

Non, cette maison est à moi ; c'est moi le maître de cette maison.

PAÏLAG

Ne nous oblige pas à prendre des mesures sévères.

BALTHASAR

Prenez-les !

ERGATH

Vous devez savoir qu'une assemblée officielle peut atteindre le but qu'elle s'est proposé. Donc, je vous invite gentiment à nous accompagner, de votre plein gré.

BALTHASAR

Je ne suis pas fou.

SOUR

Tous les fous disent la même chose.

GUIBAR

S'il n'est pas fou, il est malfaiteur.

ERGATH

Allons, maître Balthasar, allons. *(Il le prend par le bras droit.)*

PAÏLAG

Allons, mon cher, allons. *(Il le prend par le bras gauche.)*



SOUR

Je suis content que maître Balthasar ne nous ait pas obligés à prendre des mesures sévères.

BALTHASAR

Pourquoi me tirez-vous par les bras? (*Il résiste et ne veut pas aller.*) Quelle brutalité!...

ERGATH

Maître Balthasar est un brave homme. (*En le tirant toujours.*)

PAÏLAG

Maître Balthasar est un homme prudent. (*Il le tire par le bras.*)

BALTHASAR

Laissez mes bras! Que vous ai-je fait?... Quelle violence!... Quelle injustice!... Quelle barbarie!...

SOUR

Notre commission s'estime heureuse, en considérant que maître Balthasar ne soulève pas de difficultés.

BALTHASAR

Vous protégez une femme malhonnête et vous malmenez un mari qui désire rester

honnête. Où allons-nous?... Pourquoi me traînez-vous?... N'avez-vous pas honte?... Ne rougissez-vous pas?...

ERGATH

Encore un pas!

PAÏLAG

Viens, mon ami, viens!

BALTHASAR

Ne me tirez pas... je veux mon avocat... Je prendrai aussi avec moi mon avocat, mon avocat... (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VII

ANOUIÏCH, GUIBAR

ANOUIÏCH

Comment ai-je joué mon rôle? L'as-tu trouvé bien?

GUIBAR

Comme une actrice de premier ordre.

ANOÛCH

Il faut toutefois avouer que les membres de la commission aussi nous ont suffisamment favorisés...

GUIBAR

Oui, parce qu'auparavant j'avais eu des entretiens particuliers avec chacun d'eux, et je leur avais promis de récompenser leurs services. Pour conserver ton honneur sans tache, j'ai fait tout ce que j'ai pu. Mes efforts ne sont pas restés vains.

ANOÛCH

Je t'en suis redevable, cher Guibar; sans toi, il m'aurait été impossible de cacher ma faute, je serais passée devant le monde comme une créature détestable et méritant le mépris, et qui sait de quelle existence lugubre je serais affligée, sans aide ni secours !...

GUIBAR

Il ne faut pas s'affliger de difficultés imaginaires. Le danger est conjuré. Cependant notre rôle n'est pas encore achevé. Va dans ta chambre, lave-toi le visage, reprends ta

figure habituelle, change de vêtements et attends-moi.

ANOÛCH

Je t'obéis. Au revoir. *(Elle sort.)*

SCÈNE VIII

GUIBAR

Quoique l'affaire ait l'air d'avoir pris une tournure favorable, elle pourrait cependant changer si nous ne tenons pas notre promesse et si nous ne faisons pas les cadeaux que nous avons promis et auxquels nous devons seulement la réussite de notre affaire. Tâchons donc, dès à présent, de penser aux moyens de soutirer ces cadeaux à maître Balthasar.



## SCÈNE IX

GUIBAR, PAÏLAG, BALTHASAR

PAÏLAG

Dans des circonstances pareilles, il faut agir prudemment. Plus la faute est vite corrigée, plus le tort diminue. Donc, je vous félicite d'avoir enfin reconnu votre faute et de vous être décidé à la corriger, en consentant à vous réconcilier avec votre femme qui, par sa vertu, brille parmi les femmes.

BALTHASAR

Oui, oui ! (*A part*) Je sais ce que je ferai.

PAÏLAG

De cette façon le scandale sera évité, les mauvaises langues se tairont et notre conseil aussi s'estimera heureux d'avoir provoqué une réconciliation honnête entre vous et votre femme.

GUIBAR

Lorsque maître Balthasar me mit, pour la première fois, au courant de cette affaire et m'envoya chez M<sup>me</sup> Anouich pour me renseigner là-dessus, j'examinai, la main sur la conscience, l'affaire dans tous ses détails et j'arrivai à la conclusion que la femme était innocente et que, dans ladite affaire, il y avait un malentendu. Je lui ai fait part de ma conclusion et même, faisant un peu plus, je l'ai engagé à renoncer à l'idée de s'adresser au Conseil du Tribunal : même si sa femme, tentée par le Diable, avait commis la faute qu'on lui attribue. Maître Balthasar a jugé inopportuns mes conseils qui lui étaient donnés également par sa femme.

BALTHASAR

Guibar a raison. (*A part*) Criminel ! Monstre !

GUIBAR

Car je savais qu'un mari qui accuse sa femme d'être débauchée ne fait qu'inviter les gens à courtiser sa femme.

PAÏLAG

Vous vous exprimez fort justement.

GUIBAR

Tandis qu'un mari, soucieux de l'honneur de sa maison, devrait faire semblant de ne pas remarquer les péccadilles de sa femme.

BALTHASAR

C'est cela !

PAÏLAG

Un mari, pour sauvegarder son honneur, doit accepter de petites injures.

GUIBAR

S'il faut se conduire ainsi envers une femme qui a commis une faute, avec combien plus de circonspection doit-on se comporter envers une femme dont la modestie et l'innocence éclatent sur le visage. Vous avez commis une grande faute, maître Balthasar, en accusant votre femme, et, avec elle, votre ami intime, qui vous témoignait tant d'amitié, de confiance, et de sympathie.

PAÏLAG

Notre commission examinera très attentivement ce point et rédigera un rapport où cette erreur sera soigneusement redressée, d'où l'on fera disparaître les idées compromettantes (1), et où il apparaîtra clair comme le jour que maître Balthasar est innocent, que sa femme aussi est innocente, et que vous aussi, vous êtes innocent.

BALTHASAR

Comment ?

PAÏLAG

On écrira simplement dans le rapport que maître Balthasar avait le droit de se tromper en prenant pour sa femme celle qui était presque comme sa femme. Elle offrait tant de ressemblance avec sa propre femme qu'il fallait y regarder avec un soin minutieux pour les distinguer l'une de l'autre.

GUIBAR

C'est en rédigeant un rapport dans ce sens que l'on réparera l'outrage fait à l'honneur.

(1) Ou, plus littéralement : d'où disparaîtront les opinions scandalisantes.



PAÏLAG

Et faire considérer le passé comme non  
avenu.

GUIBAR

Oui, comme un simple malentendu.

PAÏLAG

Oui, absolument comme un malentendu.

GUIBAR

Et même, plus qu'un malentendu.

PAÏLAG

Et pour un pareil malentendu, quel homme,  
qui serait honnête, pourrait accuser maître  
Balthasar ?

GUIBAR

Personne. L'homme est faillible.

PAÏLAG

Surtout que chacun verra encore une fois,  
par l'expérience, combien maître Balthasar est  
jaloux de son honneur.

GUIBAR

Sans doute ! (*A part.*) Allons, trouvons un  
moyen pour nous procurer les cadeaux ainsi

que les récompenses promis à Thakouhi et à  
Martha. (*Il sort.*)

PAÏLAG

De cette façon, votre honneur s'en trouvera  
agrandi.

BALTHASAR

Grand merci. (*A part.*) Il faut feindre la  
réconciliation et chercher une autre issue de  
cet enfer.

PAÏLAG

Et vous vivrez avec plus d'amour qu'aupa-  
ravant, dans une félicité qui excitera la jalousie  
des autres. Dans le mariage, les petites que-  
relles servent quelquefois à aviver l'amour.  
Estimez-vous heureux d'avoir eu une pareille  
querelle.

SCÈNE X

LES MÊMES, ERGATH, ANOUÏCH

ERGATH

Une erreur provenant d'un malentendu se  
corrige enfin, à la grande satisfaction de notre

commission. Un couple d'aimables conjoints, momentanément séparés par un malentendu, vient de se rapprocher.

ANOUIÏCH

Je vous en prie, ne parlez pas de nous unir. J'ai fait le vœu de vivre seule dès à présent.

PAÏLAG, à *Balthasar*

Va donc la supplier.

ERGATH

Madame, vous n'êtes pas créée pour vivre seule!

ANOUIÏCH

Non plus qu'avec un pareil homme qui, à chaque instant, cherche un prétexte pour déshonorer sa femme et la rendre ridicule aux yeux du monde. Ah!... Je ne suis pas habituée à être emprisonnée à la mairie et à souffrir d'être courtisée par tout venant. (*Elle pleure.*)

BALTHASAR, à *part*

Oh! Oh! Oh! D'autres aussi lui ont fait la cour!... Il y a de quoi te réjouir, Balthasar!

ANOUIÏCH, *pleurant*

L'un tire ma robe, l'autre me pince; celui-ci me fait de l'œil, celui-là m'envoie des baisers. Suis-je donc accoutumée à de pareilles ignominies?

ERGATH

Ne pleurez pas, chère madame; tout cela provient d'un malentendu...

PAÏLAG

Qui n'aura pas lieu une seconde fois.

BALTHASAR, à *part*

Si Sauveur ne m'avait pas effrayé!...

PAÏLAG, à *Balthasar*

Puisque vous êtes l'auteur de ce triste malentendu, nous vous invitons à essuyer les larmes de votre femme par des paroles consolatrices.

ERGATH

Et vivement, si vous ne voulez pas prendre le chemin de Sauveur!

BALTHASAR, *s'approchant d'Anouïch*

Ne pleure pas, Madame, ne pleure pas, essuie tes larmes... C'est moi qui suis la cause



du malentendu... tu es innocente; moi aussi, je suis innocent; Guibar aussi est innocent; il y a un malentendu dans l'affaire.

PAÏLAG

Oui, et le rapport développera amplement ce point.

ERGATH

Tâchez d'oublier le passé, madame.

ANOUÏCH

Pourriez-vous m'assurer qu'il ne donnera plus lieu à un pareil malentendu ?

PAÏLAG

Oui, nous vous le garantissons.

BALTHASAR, à part

Cela m'est égal, je n'ai plus l'intention de vivre avec elle.

ANOUÏCH

J'obéis à vos ordres.

PAÏLAG

Vive madame Anouïch, qui a bien voulu transiger et faciliter ainsi notre tâche délicate!

ERGATH

Retirez-vous dans votre chambre et calmez-vous, car vous avez été trop émotionnée. (*Anouïch sort.*)

PAÏLAG, à Balthasar

Tâchez désormais de lui donner satisfaction! Votre femme est un bijou. (*Il sort.*)

ERGATH

Je vous souhaite une vie d'amour et d'union, maître Balthasar. (*Il sort.*)

---

SCÈNE XI

---

BALTHASAR, seul

Ainsi vont, paraît-il, les affaires du monde!... On m'aurait conduit de force à Sauveur comme un fou... Une fois entré là-bas, allez donc essayer de prouver que tu ne l'es pas; à qui pourrais-tu le faire comprendre?... Si je n'avais pas donné ma parole de me réconcilier avec

elle, je serais allé maintenant rejoindre les fous... Je suis déjà persuadé qu'il m'est impossible de me séparer de cette femme infâme; mais, comme il est aussi impossible de vivre dans le déshonneur, je me contiens pendant quelque temps. J'arrangerai mes affaires comme je voudrais, et, un beau jour, je file et je m'embarque pour l'Amérique... Il n'y a pas d'autre issue! Malheur à ceux qui ont des femmes pareilles à la mienne! Dieu miséricordieux!... Le droit et la justice sont de mon côté, et je ne puis pas gagner le procès! En vérité, c'est à devenir fou, ou bien à éclater. Sous le couvert de malentendu, ils ont commis des injustices si flagrantes qu'il est impossible de les supporter. C'est ma femme, dis-je; et ils ont l'impudence de me répondre que celle que vous voyez est une femme qui ressemble à la vôtre. A celui qui ne veut pas entendre raison, parle-lui tant que tu voudras. A quoi bon? Mais cela ne fait rien. A présent, ce malentendu fait bien mon affaire. Au moins, avant d'avoir arrangé mes affaires, j'aurai le droit de dire à mes amis que je m'étais trompé en prenant une autre femme pour la mienne.

Tandis que, s'il n'y avait pas ce malentendu, j'aurais dû fuir aujourd'hui même.

## SCÈNE XII

LE MÊME et OKSEN

OKSEN

J'espère que tu as terminé ton procès favorablement et que tu as fait condamner cette libertine.

BALTHASAR

Je vous en prie, tenez un langage plus convenable; ma femme n'est pas libertine.

OKSEN

Qu'est donc la femme qui trahit son mari?

BALTHASAR

Ma femme ne m'a jamais trahi.

OKSEN

Vous êtes devenu fou?



BALTHASAR

Pas du tout.

OKSEN

Qui était donc celle qui aimait Guibar ?

BALTHASAR

Une autre femme qui ressemble à la mienne ;  
c'est à grand'peine si on peut les distinguer  
l'une de l'autre.

OKSEN

Nullement.

BALTHASAR

Oui, je me suis trompé en prenant pour ma  
femme une autre qui va se marier avec Guibar  
dans quelques jours.

OKSEN

Moi, je ne le crois pas. Pour y croire, il faut  
être complètement fou. Vous êtes libre d'y  
croire. Quant à nos cinquante livres...

BALTHASAR

Faites-m'en grâce et ne payons pas cette  
somme.

OKSEN

J'exige la totalité de cette somme en rému-  
nération de mes travaux pénibles.

BALTHASAR

Comme je me suis réconcilié avec ma  
femme...

OKSEN

Qui t'a dit de te réconcilier ?

BALTHASAR

Elle est innocente.

OKSEN

Pourquoi as-tu intenté ce procès contre  
elle ?

BALTHASAR

Très bien.

OKSEN

Si je ne suis pas payé dans une demi-heure,  
prépare-toi à un procès. (*Il part.*)

SCÈNE XIII

BALTHASAR

Femme maudite... tu m'as ruiné, tu as  
détruit ma maison, ma fortune... tant de

frais, tant de soucis, tant de tourments, et, en revanche, rien que le déshonneur !

---

## SCÈNE XIV

BALTHASAR, SOUR, THAKOUHI,  
MARTHA

---

SOUR

Pourquoi criez-vous ? Pourquoi beuglez-vous ? J'arrangerai votre affaire.

THAKOUHI

Il faut qu'il se marie de suite avec ma fille...

MARTHA

Pas du tout ! Il m'a donné sa parole de m'épouser.

BALTHASAR

Est-ce que vous ne mettez pas encore un terme à ces farces ?

THAKOUHI

Menteur !

MARTHA

Homme sans honneur ! Comment as-tu pu te réconcilier avec ta femme ?

SOUR

Présentez-nous votre affaire, chacune avec une demande, afin que nous les examinions en détail.

BALTHASAR

Dois-je, moi aussi, m'y présenter ?

SOUR

Certainement !

BALTHASAR, *criant*

Sortez d'ici, sinon, je vais de suite changer de religion.

---

## SCÈNE XV

LES MÊMES et GUIBAR

---

GUIBAR

Qu'est ce bruit ?



MARTHA

Pourquoi m'a-t-il trompée ? Suis-je son jouet ?

THAKOUHI

A cause de lui, ma fille vomit du sang.

MARTHA

Et moi, je souffre de la poitrine !

GUIBAR

Il paraît que maître Balthasar vous a fait une plaisanterie ?

BALTHASAR

Je ne les connais pas !

THAKOUHI

Menteur !

GUIBAR

Allez-vous-en, je vais arranger votre affaire.  
(*A Balthasar.*) Il faut en finir en donnant une somme à chacune.

BALTHASAR

Pourquoi la leur donnerais-je ?

GUIBAR, *bas à Balthasar*

Pourquoi courir les tribunaux et leur engager des procès ? Il ne vous convient pas de vous abaisser jusqu'à elles. (*A Thakouhi et à Martha.*) Partez, allez-vous-en, j'ai arrangé votre affaire.

MARTHA

Puis-je être sûre qu'il m'épousera ?

THAKOUHI

A-t-il donné sa parole d'honneur de prendre ma fille ?

GUIBAR

Je tâcherai que vous deux aussi soyez satisfaites. (*Thakouhi et Martha sortent.*)

SOUR

Merci, monsieur Guibar, d'avoir arrangé cette affaire. (*Il sort.*)

GUIBAR

Il y a d'autres paiements à faire ; cela aussi, je l'arrangerai, maître Balthasar ; ne vous mettez pas en peine.

BALTHASAR

Merci, merci pour votre dévouement. (*Il part.*)

## SCÈNE XVI

GUIBAR, puis ANOUÏCH

---

GUIBAR

Enfin, nous avons triomphé... l'honneur de madame Anouïch a été protégé, et sa vie sauvée. Maintenant, mon cœur est tranquille, et je puis, la nuit, dormir d'un sommeil calme. Un poids énorme pèserait sur ma conscience, si la pauvre femme avait été condamnée à cause de moi...

ANOUÏCH

Je viens t'exprimer ma reconnaissance, mon Guibar chéri, pour le courage avec lequel tu as protégé mon honneur et sauvé ma vie d'un avenir affreux. Laisse-moi donc t'embrasser en signe de gratitude. (*Embrassade.*)

---

## SCÈNE XVII

LES MÊMES et BALTHASAR

---

BALTHASAR, devant la porte

Encore!...

GUIBAR

Quoi?... J'ai cru que... c'était ma fiancée... un malentendu...

BALTHASAR, attaquant Guibar

Malentendu!... tu as ruiné ma maison et tu oses encore?... (*Il menace de frapper Guibar qui s'enfuit.*) N'y a-t-il pas enfin un terme à ce malentendu? Insolent!

ANOUÏCH

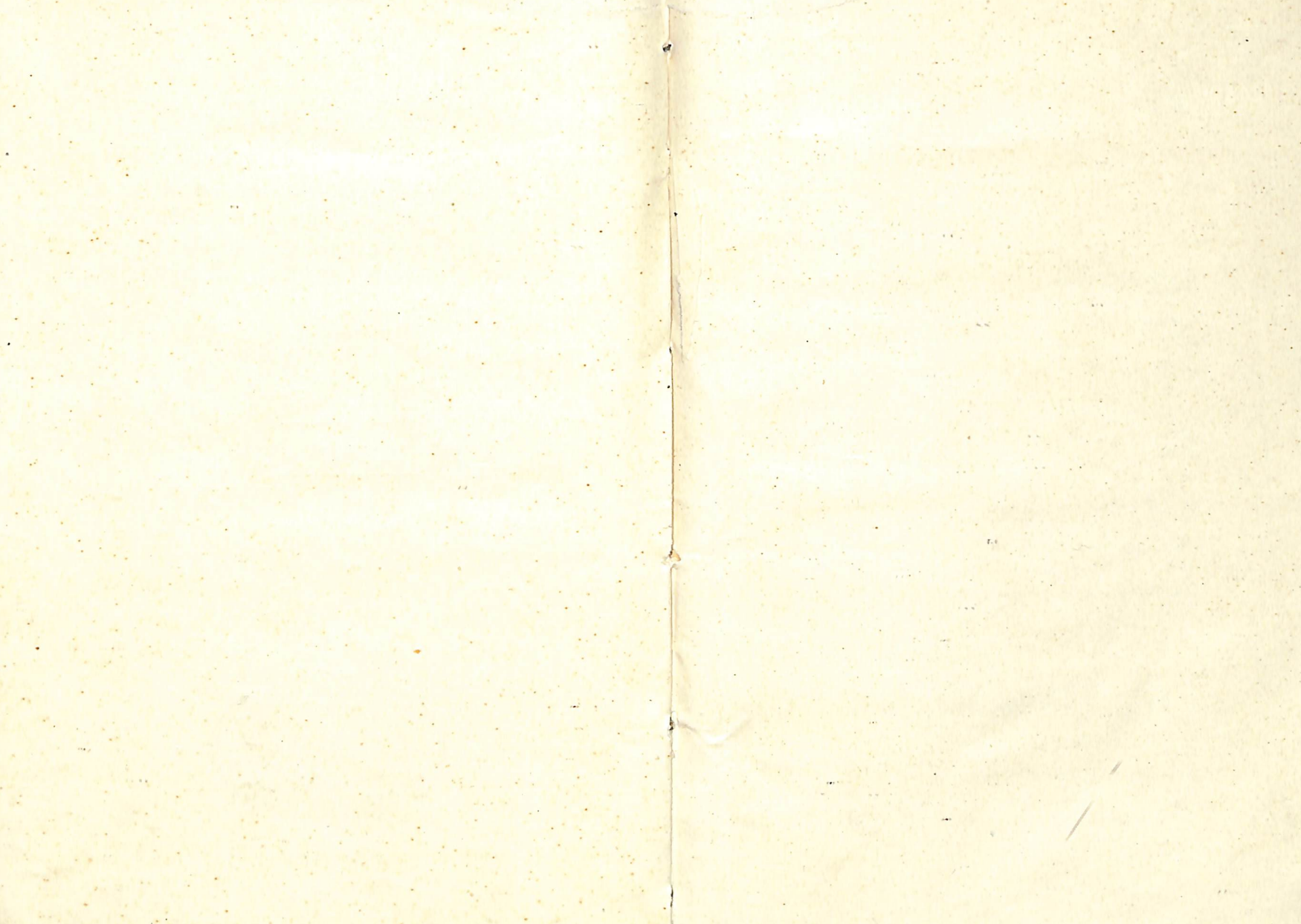
Ton action te plaît-elle?

BALTHASAR

N'as-tu pas honte?...  
/









ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28

---

FRÉDÉRIC MACLER.

- Histoire d'Héraclius*, par l'Évêque SEBÉOS, traduite de l'arménien et annotée. In-8°. . . . . **10 fr.**  
*Pseudo-Sebéos*, texte arménien, traduit et annoté. In-8°. . . . . **1 fr. 50**  
*Contes Arméniens*, traduits en français. In-18. . . **5 fr.**  
*Catalogue des Manuscrits Arméniens et Géorgiens de la Bibliothèque nationale*. In-8°, 5 planches **12 fr.**  
*Document Arménien sur l'Assassinat de Mahomet par une Juive*. In-8°. . . . . **1 fr.**  
*Choix de Fables attribuées à Mkhithar Goch*. In-8° **1 fr.**  
*Rapport sur une Mission scientifique en Arménie russe et en Arménie turque*. In-8°, 26 figures **3 fr. 50**  
*Notices de Manuscrits arméniens vus dans quelques bibliothèques de l'Europe centrale*. In-8° . . . **8 fr.**  
*Les Arméniens en Turquie* (Revue du Monde musulman, 1913) . . . . . **7 fr.**

ANTOINE MEILLET.

- De quelques Évangélistes arméniens accentués*. Gr. in-8° (Recueil de mémoires orientaux). . . **16 fr.**

ÉTIENNE ASOGHIK DE TARON.

- Histoire universelle*. Première partie traduite par Edouard DULAURIER. In-8°. . . . . **10 fr.**  
Deuxième partie, traduite par F. MACLER (en préparation).



ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARMÉNIENNE

Publiée sous la Direction de M. F. MACLER

- I. *La Possédée*, par CHIRVANZADÉ, traduction par ARCHAG TCHOBANIAN. In-18. . . . . 3 fr.
- II. *Nouvelles Orientales*, par MINAS TCHÉRAZ. In-18 . . . . . 2 fr. 50
- III. *Contes et Légendes de l'Arménie*, traduits et recueillis par F. MACLER. Préface de RENÉ BASSET (honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique). In-18. . . . . 3 fr.
- IV. AVÉTIS AHARONIAN. *Vers la Liberté. L'Abîme*, traduction par le Dr MISSAK CHAMLIAN et ELIAS-SARKIS ALTIAR. Préface de A.-FERDINAND HEROLD. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) In-18. . . . . 3 fr.
- V. ZARTARIAN (R.), *Clarté Nocturne*, traduction par A. TCHOBANIAN, COLANGIAN et ESSAYAN. Préface de Gaston BONET-MAURY. In-18. 3 fr.
- VI. BARONIAN (H.), *Maître Balthasar*. Comédie en trois actes, introduction et traduction par SILNITZKY. In-18 . . . . . 3 fr.
- VII. ARAKÉLIAN (Hambartzoum). *Contes et Nouvelles*. Scènes de la vie arméno-persane. Traduction par Aram EKNAYAN. In-18. (En préparation.)

MALACHIA ORMANIAN.

*L'Église Arménienne*, son histoire, sa doctrine, son régime, sa discipline, sa liturgie, sa littérature son présent. In-8°. . . . . 5 fr.



« Ազգային գրադարան



NL0274990

1

-----  
8055 FL